

Le mardi 3 novembre 2009 - Volume 99 Numéro 08

Référendum à l'AÉUM en p. 2 et 6

Un menu local à McGill en p. 3

Polipe à nu en p. 10

Rouge gueule: un cri retentissant en p. 11

le délit

Le seul journal francophone de
l'Université McGill
Effeuillage automnal depuis 1977.

La fac de médecine disséquée

en pages centrales

Le lendemain de la veille...
flagrant délit de
tendresse
p. 16

Nouvelles

Représentativité de l'AÉUM: question épineuse

Des six résolutions débattues au conseil de l'AÉUM, celle sur ses liens avec les étudiants était la plus défendue... et critiquée.

Éléna Choquette

Le Délit

Mercredi dernier, pour la quatrième fois du semestre, l'Association Étudiante de l'Université McGill (AÉUM) tenait son Conseil législatif. Après la série de rapports des cadres dirigeants, les membres présents ont délibéré en matière de nominations par acclamation, d'économie d'énergie et, surtout, de représentativité.

En défaveur des acclamations trop enthousiastes

La Vice-présidente Clubs et services, Sarah Olle, a d'abord proposé une révision de la disposition de la Constitution sur les élections par acclamation. La question a d'autant plus d'importance que cette année, «quatre des six membres de l'exécutif ont (...) été élus de cette façon», rapporte-t-elle. Sebastian Ronderos-Morgan, VP Affaires externes, lui-même élu par acclamation, estime par ailleurs «ne pas avoir de mandat clair de la part des étudiants». Puisque le nom des candidats qui se présentent seuls pour remporter un siège sur l'exécutif de l'AÉUM n'apparaît même pas sur le bulletin de vote et que leur plateforme est nécessairement moins bien définie, Ronderos-Morgan soutenait qu'il devrait y avoir un «incitatif» à l'implication pour les membres élus par acclamation. C'est pourquoi la résolution propose

qu'aux prochaines élections de l'AÉUM, le bulletin de vote offre la possibilité aux électeurs de voter contre un candidat unique. Seul un candidat remportant une majorité de «oui» pourra ainsi se voir déclaré élu. Dans le cas contraire, une autre période de nominations devra suivre. Malgré le fait que le VP Finance et opération, Jose Díaz ait suggéré à la blague que «c'[était] peut-être un peu trop démocratique», la motion a été acceptée.

« Sébastien Ronderos-Morgan, VP Affaires externes, lui-même élu par acclamation, estime par ailleurs “ne pas avoir de mandat clair de la part des étudiants”. »

À la suite d'une proposition de Sarah Olle, il a été décidé que le Conseil législatif formerait un comité du «oui» sur la question des frais des ambassadeurs de l'AÉUM dans le cadre de la campagne référendaire d'automne. Rappelons que cette résolution vise à créer un fonds pour financer les étudiants mcgillois souhaitant représenter leur institution dans des activités externes.

La résolution adoptée à l'Assemblée Générale en matière d'économie d'énergie dans le pavillon Shatner a été redéfinie et

détaillée pour être étudiée par le Conseil. Un estimé a été mis de l'avant et certaines sources de financement sont dorénavant connues. La résolution ainsi retravaillée a finalement été adoptée.

Le vrai rôle de l'AÉUM

Le débat le plus vif a entouré la résolution avancée par Marco Garofalo, l'un des représentants de la Faculté des arts. Ayant comme objectif de développer des liens plus étroits entre les membres du Comité exécutif de l'AÉUM et les étudiants, la résolution statuait que les membres de l'exécutif se devraient d'être disponibles deux heures par semaine à l'extérieur du pavillon Shatner –visiblement identifié comme appartenant au Comité exécutif–, ou d'y tenir un kiosque dans l'objectif d'entretenir les étudiants, «spécialement les désintéressés et les apathiques», sur les projets chers à l'AÉUM. Garofalo souligne que cela inciterait notamment les membres du Comité exécutif à être davantage à l'écoute des intérêts des étudiants, et dignes des 24 000\$ qu'ils gagnent par année. Marc Bay, représentant des étudiants en résidence, avait également signé la résolution: «Les étudiants ne savent pas ce que l'AÉUM fait pour eux.» Tous deux s'accordaient sur le fait que c'est aussi une façon de faire sortir les membres de l'exécutif de leur bureau isolé, qui se retrouve particulièrement loin des facultés de droit et de biologie, par exemple.

La résolution trouvait toujours opposition, spécialement en la voix d'Alex Brown, VP Affaires internes. «J'en suis présentement à rédiger un sondage pour mieux circonscrire les intérêts des étudiants», ce qui représente, selon elle, une meilleure stratégie de communication. «Les étudiants en élisent d'autres pour les représenter, et c'est essentiellement parce qu'ils ne veulent pas faire le travail eux-mêmes. Mon travail relève moins de la démocratie directe que de la représentation.»

Joël Pedneault, représentant de la Faculté des arts, abonde dans le même sens. Il indique qu'il n'aurait pas pu voter en faveur d'une motion qui «présuppose qu'il y a des étudiants complètement désintéressés. Je ne crois pas que ce mon travail relève de la politique de guérilla», ajoute-il en souriant. La résolution a finalement été rejetée.

Garofalo indique néanmoins qu'il ne considère pas que sa résolution ait été un échec complet. «Sept personnes sur dix-neuf étaient tout de même en faveur. Certains ont cru que ce n'était pas la meilleure façon de s'attaquer au problème du désintéressement des étudiants, mais je continue à croire que ça l'est. Je vais continuer de mettre de la pression sur les membres de l'exécutif en ce sens.»

Notes de la fin

En retour sur l'Assemblée Générale du 21 octobre dernier,

le Président a mentionné qu'il aimerait que l'assemblée hivernale se tienne plus tôt au cours du semestre. Il considère que la tenue d'une assemblée trop près des examens de mi-session était l'une des causes de la piètre participation des membres. Il veut également entrer en contact avec d'autres associations étudiantes universitaires pour connaître leurs stratégies de communication.

Sarah Olle et Alex Brown ont également confirmé que l'affichage du menu du Café Suprême se ferait sous peu dans les deux langues. Elles ont d'ailleurs affirmé lors du Conseil qu'il s'agissait du premier combat de la Commission des affaires francophones.

« Mon travail relève moins de la démocratie directe que de la représentation. » Alex Brown

Choose Life: la résolution reportée

Finalement, la Présidente du club pro-vie *Choose life*, qui fut récemment l'objet d'une motion de censure par le Conseil, était présente tout au long du Conseil, mais n'a pourtant pas pu prendre la parole. La résolution concernant la suspension du statut de son club sera étudiée au cours du prochain conseil, certaines personnes impliquées n'étant pas disponibles le jour-même. ☹

LETTRE OUVERTE

Votez pour sauver la Clinique d'information juridique

Une des trois questions du référendum d'automne de l'AÉUM demande à la population étudiante de continuer à soutenir la CIJM en la finançant à la hauteur de 3,50\$ par session.

Que valent les droits si nous n'avons pas les moyens nécessaires pour les faire respecter? Même la meilleure loi s'avèrera inutile si le citoyen ne peut en connaître la teneur ou ne sait comment il peut se prévaloir des droits que cette loi lui garantit. Car nous le savons: il y a beaucoup de lois.

L'étudiant en droit apprend, pendant sa formation, à se perdre dans les dédales de l'univers juridique. Il n'est donc pas surprenant que le citoyen qui ne possède pas une telle formation ne sache s'y retrouver.

La réalité est que la majorité des étudiants et des citoyens ne font pas assez d'argent pour se payer les services d'un avocat compétent. Ils ne peuvent que

« Voter «oui» pour le maintien de la contribution financière à la CIJM permettra à cette dernière de continuer à jouer son rôle (...) alors que les problèmes d'accès à la justice se font de plus en plus criants. »

rarement compter sur l'aide juridique, qui ne sert que les gens au salaire annuel de 13 000 \$ ou moins.

Dans cet univers un peu désespérant, une clinique juridique comme celle de McGill est un peu comme une oasis dans un désert. On peut y consulter gratuitement de jeunes étudiants en droit qui se font toujours un plaisir de tester leurs connaissances afin de nous informer de l'état du droit sur un sujet ou un autre. La société y trouve son compte, car c'est un service qui améliore l'accès à la justice. L'étudiant en

droit y trouve son compte, car il peut, dans ce forum, acquérir autant de connaissances que dans les salles de classe. Enfin, le citoyen y trouve son compte, car il est en mesure de bénéficier davantage du système de justice qui vise à le protéger.

La Clinique d'information juridique de McGill a toutefois besoin de votre aide pour continuer à fonctionner. Les étudiants en droit continuent, et ce avec un grand plaisir, de donner bénévolement de leur temps afin de s'assurer que cette institution continue d'exister, mais l'argent

étant le nerf de la guerre, la participation financière des étudiants de McGill est aussi nécessaire.

Voter «oui» pour le maintien de la contribution financière à la Clinique d'information juridique de McGill permettra à cette dernière de continuer à jouer son rôle, aujourd'hui plus important que jamais, alors que les problèmes d'accès à la justice se font de plus en plus criants.

Hugues D. Bergeron, étudiant de 3^e année à la Faculté de droit de l'Université McGill.

CAMPUS

Une assiette locale à McGill

Un menu local à McGill quelques jours par mois, c’est maintenant possible grâce aux *Local Food Days*. *Le Délit* a rencontré quelques bénévoles pour en savoir plus... avant de succomber à l’excellente ratatouille du chef.

Julie Leroux
Le Délit

Il est dix-sept heures à la cafétéria de la résidence mcgilloise Douglas Hall et les étudiants arrivent par grappes pour saisir leur plateau et choisir leur repas. C’est un souper qui a presque toutes les apparences d’un souper habituel, mais le 30 octobre, il n’y avait pas que les citrouilles souriantes qui égayaient l’atmosphère: le menu principal était composé presque entièrement de produits locaux, du repas principal aux accompagnements, en passant par la pomme gratuite offerte par la ferme McDonald de McGill. Il s’agissait de la sixième *Local Food Day* sur le campus de McGill depuis la rentrée.

Une initiative verte et santé du *McGill Food Systems Project*, les *Local Food Days* ont pour mandat de rendre accessible aux étudiants mcgillois un menu composé majoritairement de produits frais venant de quelques heures au plus de Montréal et ce, dans trois cafétérias, à toutes les dernières semaines du mois. Si, habituellement, les aliments servis à la cafétéria peuvent provenir d’aussi loin que l’Europe, le sud des États-Unis ou l’Amérique du Sud, ce sont

de la volaille de Drummondville, de la farine de St-Polycarpe, du porc de Lévis et des fruits et légumes de la ferme du campus McDonald, à Ste-Anne-de-Bellevue, qui se retrouvent dans les assiettes lors de ces journées spéciales. «Nous cherchons à montrer aux étudiants que manger des produits locaux, c’est un choix facile et possible», explique Margaret Waterhouse, bénévole et étudiante en première année en environnement. Selon Alex Briggs, également bénévole et étudiant en deuxième année en génie mécanique, les assiettes locales sont également abordables: «Pour 6\$, on a une bonne quantité de nourriture dans notre assiette. Si l’on considère en plus que le repas est fait d’ingrédients frais et santé, c’est sûr qu’on en a pour notre argent».

Il est cependant impossible pour l’instant d’avoir un menu réellement entièrement local. «La cafétéria n’arrête pas de servir ce qui n’est pas local, précise Mme Waterhouse, en désignant les jus et collations habituels. Si l’on retire toutes les boissons gazeuses traditionnelles des tablettes, les étudiants vont désertier la cafétéria.» Tout de même, la bénévole estime que 85 à 90% des aliments au menu viennent des régions autour de Montréal. Il reste cependant à savoir

ce qui arrivera quand l’hiver s’installera au Québec. «C’est difficile de manger local tout au long de l’année, explique Rose Karabush, bénévole et étudiante en première année en développement international. Ce serait possible, mais difficile. Il faudrait que les gens changent leurs habitudes alimentaires».

Cela dit, les *Local Food Days* reçoivent depuis le printemps dernier un accueil très enthousiaste. «Les étudiants en raffolent, affirme Mme Karabush. Certains m’ont dit que c’était les seules fois qu’ils appréciaient le fait de manger à la cafétéria. Un autre m’a dit [que les mets locaux] étaient les seuls mets servis à la cafétéria qui ne le rendaient pas malade! (...). Les employés sont également très contents de travailler avec des produits locaux.» Les questionnaires distribués pendant le repas confirment la tendance remarquée dans le passé. Selon Mme Waterhouse, l’enthousiasme est également palpable du côté des bénévoles, des étudiants chercheurs, des producteurs et des membres de l’administration de McGill impliqués dans le projet, qui est pour l’instant financé par des subventions de recherche. Le *McGill Food Systems Project* espère voir naître la création de davantage de postes



Guillaume Doré / *Le Délit*

permanents dédiés au projet. Le fait de voir des initiatives comme les *Local Food Days* «n’est pas seulement enthousiasmant, c’est un pas nécessaire vers un avenir plus durable», explique Mme Karabush, qui estime que manger local, c’est aussi bon pour soi que pour les autres. Liam Hession, bénévole et étudiant en première année en génie électrique, précise: «manger des aliments locaux, c’est une solution à une foule de problèmes: environnements, sociaux, économiques, médicaux, etc.» Il faut aussi retrouver le bonheur de bien manger, selon M.

Briggs. En somme, «*local food feels good*», ajoute M. Hession un peu en guise de slogan. Mme Karabush espère que l’initiative permettra d’accroître et de solidifier les liens entre les producteurs et les consommateurs sur le campus. M. Briggs souhaite voir une *Local Food Day* toutes les semaines, ou peut-être un choix de repas local chaque jour. L’équipe espère également que davantage de nourriture soit produite sur le campus MacDonald. «Plus les gens participent, plus c’est facile à réaliser», estime Mme Waterhouse. ☉

Avis de questions référendaires

Fond pour projets à développement durable :

ATTENDU QUE l’AÉUM et l’administration de McGill ont pris des engagements à la création d’une culture de développement durable à l’Université McGill;

ATTENDU QU’il n’y a aucune structure officielle en place pour favoriser la collaboration entre les étudiants et l’Administration sur les nouveaux projets à développement durable;

ATTENDU QUE ni les groupes d’étudiants, ni l’Administration n’ont présentement la capacité de planifier efficacement, financer puis implémenter des projets à développement durable à grande échelle qui font évoluer la culture et qui sont basés sur le consensus;

Acceptez-vous que l’Université McGill crée le «Fond pour projets à développement durable», qui sera disponible pour tous les membres de la communauté de McGill, gouverné par un comité basé sur le consensus paritaire, avec représentation égale de la part des étudiants et de l’Université?

Frais des ambassadeurs :

ATTENDU QUE la participation aux compétitions et aux conférences académiques parascolaires est un atout pour les membres de l’AÉUM ainsi que l’AÉUM elle-même;

ATTENDU QUE l’AÉUM n’a présentement aucun fond pour appuyer les voyages;

ATTENDU QUE la création d’un tel fond favorise et permet la participation des groupes sur le campus aux compétitions et aux conférences;

Acceptez-vous les demandes suivantes?

- 1) L’AÉUM créera un frais intitulé «Frais des ambassadeurs de l’AÉUM»;
- 2) Cette cotisation étudiante sera facturée à chaque membre de l’AÉUM pour \$1.00 par session, pour chaque session d’automne et chaque session d’hiver, jusqu’à la session d’hiver 2011;
- 3) La somme récoltée des «Frais des ambassadeurs de l’AÉUM» sera utilisée pour parrainer les voyages et ses participations aux compétitions et aux conférences académiques parascolaires;
- 4) L’affectation de ce frais sera déterminée par le Comité des finances de l’AÉUM.



Renouvellement des frais de CIJM :

ATTENDU QUE la Clinique d’information juridique de McGill (CIJM) est une corporation sans but lucratif opérée par des étudiants bénévoles, qui offre un service d’information juridique gratuit et bilingue ainsi qu’un service de références aux étudiants de l’Université McGill et au public;

ATTENDU QUE la CIJM a servi les intérêts de dizaines de milliers d’étudiants de l’Université McGill et de membres de la communauté depuis son inauguration en 1973;

ATTENDU QUE le Service de représentation étudiante est offert par la CIJM depuis 1989 et que son mandat est de conseiller et d’assister les étudiants de l’Université McGill soupçonnés d’avoir commis une faute disciplinaire ou impliqués dans un différend avec l’Université;

ATTENDU QUE tous les membres de l’AÉUM sont des membres votants de la CIJM;

ATTENDU QUE tous les étudiants du premier cycle de l’Université McGill déboursent 3,25\$ par semestre afin de supporter la CIJM et son Service de représentation étudiante et que les étudiants peuvent se désengager de cette cotisation;

ATTENDU QUE le budget annuel de la CIJM est à environ 94% constitué des cotisations des membres de l’AÉUM;

ATTENDU qu’une victoire du «non» résulterait en la fin des activités de la CIJM et du Service de représentation étudiante;

Soutenez-vous la Clinique d’information juridique en tant qu’activité étudiante reconnue et financée par les cotisations étudiantes, avec la compréhension qu’une victoire du «non» entraînerait un désengagement total des cotisations étudiantes et par le fait même l’extinction du statut de membre de la Clinique d’information juridique de McGill?

**Les votes par anticipation
débutent le 6 novembre!**

Votez en ligne : electionsmcgill.ca

Quand les Montréalais ne votent pas

Pour son dernier article de la mini-série sur les élections municipales, *Le Délit* vous propose un court compte-rendu des résultats des élections du 1er novembre dernier.

Vincent Allaire

Le Délit

Gérald Tremblay réélu maire de Montréal. Comment? N'y avait-il pas une égalité dans les sondages à deux jours de l'élection? Oui, mais les sondages présentent les tendances de la population dans son ensemble, et non pas les tendances de la population qui va voter. Nuance...

Avec un taux de participation de 35,7%, très comparable à celui d'il y a quatre ans, les Montréalais ne sont pas sortis en masse voter. Et dans ce contexte, la machine électorale du parti du maire Tremblay a fait la différence: Union Montréal a dû dépenser le maximum permis par la loi dans le cadre d'une campagne électorale, soit 2,3 millions de dollars. Cela a permis au parti de se payer des organisateurs et de réaliser du pointage sur le terrain, pour ensuite faire sortir le vote sympathisant le jour de l'élection. En comparaison, l'équipe de Louise Harel, Vision Montréal, a dépensé seulement la moitié de la somme d'Union Montréal. Richard Bergeron, de Projet Montréal, lui, a récolté 200 000 dollars pour financer sa campagne, soit le dixième du montant dépensé par Union Montréal. Comme de fait, Gérald Tremblay remporte la victoire, récoltant 37,5 % des suffrages, Louise Harel suit avec 32,9 %, et Richard Bergeron arrive bon troisième avec 25,7 %.

La victoire de M. Tremblay ne s'explique toutefois pas seulement par l'argent. L'incapacité de Louise Harel à rallier le vote des villes fusionnées comme Saint-Laurent, Lachine, Lasalle, Saint-Léonard et Anjou a laissé le champ libre à Gérald Tremblay pour faire le plein de votes. De plus, Mme Harel provoque toujours la grogne chez certains citoyens qui n'oublient pas le rôle joué par l'ancienne ministre péquiste dans les fusions municipales de 2001.

« (...) les sondages présentent les tendances de la population dans son ensemble, et non pas les tendances de la population qui va voter. »

Quant à Richard Bergeron, il a quand même, malgré quelques erreurs de jugement politique, triplé son résultat aux urnes par rapport à 2005. Le chef de Projet Montréal est donc définitivement sorti de l'anonymat pour installer son parti dans le paysage politique municipal pour les années à venir.

Un meilleur financement, des opposants qui divisent le vote et un taux de participation familial: voilà ce qui a pavé la voie à la réélection de Gérald Tremblay. Pas très démocratique? La démocratie a pourtant besoin du peuple pour fonctionner... ☺

Quoi de neuf à Kandahar?

Vendredi dernier, Ben Rowswell, représentant du Canada à Kandahar, est venu discuter des enjeux dans la région afghane après les récentes élections.

Alexandre Ruiz de Porras G.

Le Délit

«La mission du Canada en Afghanistan ne requiert pas un engagement idéologique. Elle doit donner la priorité aux besoins de la population et aider le gouvernement afghan à y répondre.» C'est ainsi que Ben Rowswell, représentant du Canada dans la région de Kandahar, a exprimé la philosophie de sa diplomatie alors qu'il était de passage à McGill.

Dans le dernier rapport trimestriel au Parlement sur l'engagement du Canada en Afghanistan datant de juin dernier, on peut lire que «le climat de sécurité en Afghanistan a continué de se détériorer». Les enjeux sont de taille pour le Canada et ses partenaires internationaux en Afghanistan, en particulier dans la province de Kandahar, la région sud-est du pays, «qui mobilise le plus gros des efforts canadiens», lit-on dans ledit rapport.

Malgré la recrudescence des violences, Ben Rowswell a laissé paraître sa détermination à reconstruire la région en lançant que «les Afghans n'ont pas de problème avec le système politique [et électoral] actuel». Au contraire, il semblerait «qu'ils aiment choisir leurs gouvernants, d'autant plus que c'est une génération qui n'a jamais eu à le faire et en a maintenant le choix», a-t-il laissé savoir. Cependant, M. Rowswell a noté que «la crédibilité du gouvernement est extrêmement faible au Kandahar», ajoutant que ce phénomène ne s'est pas amélioré à cause des récentes

«irrégularités et des fraudes» aux dernières élections présidentielles du 20 août dernier.

M. Rowswell a admis qu'il y a eu de la «controverse» à la suite des dernières élections, organisées pour la première fois par les Afghans depuis la chute du régime taliban en 2001. Il s'est dit optimiste pour les élections parlementaires et municipales de l'an prochain, notant que celles-ci seront les premières depuis l'instauration de la Constitution afghane en 2004.

Parmi les grandes lignes de l'engagement du Canada en Afghanistan, M. Rowswell a évoqué les trois projets de premier plan du Canada dans la province de Kandahar, qui sont le barrage Dahla et le système d'irrigation, l'éradication de la poliomyélite et l'accroissement de l'accès à l'éducation. «Il y a des niveaux extrêmement élevés d'analphabétisme» en Afghanistan, a rappelé M. Rowswell, ajoutant qu'il est «difficile pour la population rurale d'avoir accès aux services livrés» par les organisations et les ONG.

Sur le thème de la sécurité, le rapport au Parlement indique qu'«en mai et en juin, les attaques des insurgés à l'échelle du pays ont été plus nombreuses que durant tout autre mois depuis la chute du régime taliban en 2001». Cette intensité est due au fait que la saison des combats débute lorsque la saison de la récolte du pavot s'achève, ayant eu lieu en mai cette année. M. Rowswell estime que «l'amélioration du système d'irrigation permettra d'éradiquer la culture du pavot pour laisser

place à l'agriculture traditionnelle du pays, comme celle de la grenade ou du blé».

M. Rowswell considère l'OTAN comme étant un acteur «primordial» dans la lutte anti-insurrectionnelle. «S'il y a une organisation multilatérale qui fait du bon travail, c'est bien l'OTAN», a-t-il déclaré. Il a estimé que «la prémisse générale [selon laquelle] on devrait dépenser plus dans le développement que dans le militaire» est «correcte», mais «rien ou peu ne peut être fait sans la sécurité».

Il a rappelé à quel point l'Afghanistan «dépend de ses partenaires étrangers» pour aider les citoyens à rendre leur pays stable, démocratique et autonome et a avoué qu'«un changement dans la région serait bénéfique» pour atteindre ces objectifs.

NDLR: Le Canada investira jusqu'à 12 millions de dollars dans l'éducation, 60 millions pour lutter contre la polio et 50 millions pour la remise en état du barrage Dahla d'ici 2011. 80% de la population de Kandahar habite le long du système d'irrigation du barrage Dahla. 132 soldats canadiens ont perdu la vie depuis l'envoi de troupes au printemps 2002 par le gouvernement Chrétien. En vertu de la motion adoptée par la Chambre des communes le 13 mars 2008, le Canada mettra fin à sa présence militaire à Kandahar en 2011. ☺

**CENTRE DENTAIRE
DE
HAUTE TECHNOLOGIE
DU QUÉBEC**

Depuis plus de
25 ans

*Toute la technologie à votre service
Tous les services au même endroit*

Dre Joëlle Marcil
Chirurgien Dentiste

Dr Nicholas Poirier
Chirurgien Dentiste

URGENCE 514.524.6848

1823, rue Sherbrooke Est, Montréal (Québec)
www.centredentairedehautetechnologie.com

Membres de l'A.S.E.Q.

Métro Papineau
 45 coin Sherbrooke
Ligne verte

Métro Sherbrooke
 24 est coin Papineau
Ligne orange

Vous terminez un baccalauréat

Avez-vous pensé au droit?

Administration / commerce / gestion + **droit** = droit des affaires, droit du commerce international
Communications + **droit** = droit des communications, journalisme
Criminologie + **droit** = droit pénal, droit criminel
Informatique + **droit** = droit du cyberspace, droit du commerce électronique
Génie + **droit** = droit de la propriété intellectuelle, droit de la construction
Psychologie + **droit** = droit de la famille, droit civil, médiation
R.I. + **droit** = gestion du personnel, droit du travail
Sciences de la santé + **droit** = droit de la santé, droit de la bioéthique
Science politique + **droit** = diplomatie, journalisme

Aux bacheliers, nous offrons **un double programme LL.B. – Études supérieures**

Quelle que soit votre formation universitaire,
un baccalauréat en droit de l'UdeM, un pour votre carrière!

Salon des études : le 15 novembre.
Date limite d'admission : le 1^{er} février
www.droit.umontreal.ca
info-droit@umontreal.ca

Université de Montréal

La primauté du français: une valeur québécoise

Suite à la décision de la Cour suprême de rendre la loi 104 inconstitutionnelle, des manifestants se sont réunis en face des bureaux de Brent Tyler, l'avocat qui a porté l'affaire en justice.

Alexandre Ruiz de Porras G.
Le Délit

Le débat cacophonique sur la question linguistique au Québec a été relancé le 21 octobre dernier lorsque la Cour suprême du Canada a jugé la loi 104 inconstitutionnelle. Les magistrats ont donné raison aux familles d'enfants qui ont eu recours à la justice il y a sept ans pour pouvoir envoyer leurs enfants à l'école anglophone. À Montréal, quelque dizaines de manifestants ont protesté mercredi dernier contre cette décision. La manifestation a eu lieu devant les bureaux de M^e Brent Tyler, l'avocat qui a mené l'affaire en justice au nom des dites familles, et a été organisée par le Réseau de résistance du Québécois (RRQ), un organisme en faveur de l'indépendance du Québec.

La Charte de la langue française, ou loi 101, prévoit que seuls les enfants dont l'un des parents a fréquenté un établissement scolaire anglophone au primaire au Canada peuvent aller à l'école en anglais à leur tour. Les immigrants et les francophones n'y ont

donc ni accès, ni droit. Certaines familles avaient néanmoins trouvé un moyen pour envoyer leurs enfants dans les écoles anglophones subventionnées. Entre 1997 et 2002, environ 4000 enfants auraient bénéficié des écoles «passerelles», des institutions scolaires privées qui offrent aux enfants une éducation en anglais pour leur première année, leur permettant ainsi de passer par la suite à l'école publique ou subventionnée en anglais.

En 2002, le gouvernement Landry avait voulu mettre fin à ce phénomène en ajoutant des dispositions à la loi 101, connues comme le projet de loi 104. Des parents avaient alors contesté la loi 104 afin de pouvoir conserver le droit d'envoyer leurs enfants à l'école anglophone. Selon eux, la loi 104 portait atteinte à l'article 23 de la Charte canadienne des droits et des libertés, qui garantit aux citoyens canadiens de recevoir leur éducation dans la langue officielle de leur choix. Ils s'étaient donc tournés vers la justice, appelant Me Brent Tyler à défendre leur cause. La Cour suprême leur a finalement donné raison par une

décision prise à l'unanimité.

Face à cette décision, des boucliers se lèvent chez les souverainistes. «Le français devient de plus en plus marginalisé à Montréal», a lancé Julien Gaudreau, membre du RRQ, qui s'alarme de voir la population francophone de Montréal «passer sous la barre des 50 %». Patrick Bourgeois, responsable du RRQ, a déclaré qu'«il faut absolument faire quelque chose. Montréal, c'est la moitié du Québec. Si on perd Montréal, comment peut-on encore parler d'un Québec fort et en santé?»

«Comment s'expliquer pourquoi on parle encore français au Québec sinon par la rage de survivre?»

Julien Gaudreau a cependant affirmé que «les anglophones à Montréal ont en général une bonne attitude et sont bilingues pour la plupart, mais que les allophones ne reçoivent pas le message comme quoi le français est la langue du Québec lorsqu'ils arrivent ici», précisant que «beaucoup d'entre eux s'intègrent à la

communauté anglophone et se coupent du Québec français en faisant ce choix».

Pour Patrice Vachon, autre membre du RRQ, la loi 101 a été «charcutée par les articles de la Constitution [canadienne] de 1982». Il est allé plus loin, affirmant que le Québec s'est fait «imposer une décision par une Constitution que le Québec n'a jamais signée et que, donc, la loi ne devrait pas être applicable au Québec». M. Bourgeois, lui, a confessé avoir été «dérangé au plus haut point» par la décision. Il a souligné l'importance de la loi 101 comme un «outil indispensable pour la pérennité de l'identité québécoise».

Sous une mer de drapeaux fleurdelisés, Victor Charbonneau, président de l'Union des peuples libres métis et québécois, a jugé que la décision de la Cour suprême ne visait qu'à «garder le Québec soumis». Il s'est dit en faveur de l'application «de lois qui répondent aux besoins d'ici», considérant le Québec comme étant «une société distincte» du reste du Canada. «Comment s'expliquer pourquoi on parle encore

français au Québec sinon par la rage de survivre?», s'est-il interrogé.

À l'intérieur des locaux du bureau d'avocats, Me Jean-François Bertrand a estimé que les manifestants n'étaient pas «au bon endroit». «J'ai l'impression que c'est à la Cour suprême qu'ils devraient aller manifester, [même si] probablement [elle] leur dirait la même chose parce qu'elle ne fait qu'interpréter les lois». Au sujet de M^e Tyler, M^e Bertrand a affirmé qu'«il est un avocat, alors il a fait son travail». M^e Bertrand a jugé qu'«en bout de piste, [les manifestants devraient] aller protester devant le Parlement de Québec». Il a ironisé qu'il faut «se prêter de bonne guerre à la pression démocratique, comme ce [que les manifestants] sont en train de faire en ce moment».

Patrice Vachon a considéré que la meilleure solution serait d'appliquer la loi 101 aux institutions anglophones. La Cour suprême a donné un an au gouvernement du Québec pour modifier la loi 104. «Nous garderons la pression tout au long de l'année», a assuré Julien Gaudreau. ☉

Les Élections McGill présentent :

Débat du CCPA et du Référendum

Le jeudi 5 novembre 2009 à 17h, Édifice Shatner, Salle 302

Venez poser vos questions les plus controversées!

Renseignez-vous sur les référendums qui vous concernent!

Les votes anticipés débutent le 6 novembre!

Vote anticipé en ligne au
www.electionsmcgill.ca du 6 au 10 novembre

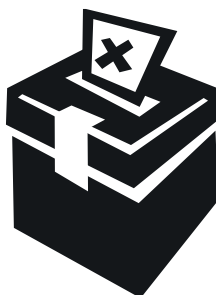
Vote régulier :
Du 10 au 12 novembre,
votez en ligne au www.electionsmcgill.ca
ou aux stations de vote suivantes :

Hall d'entrée Leacock
10 au 12 novembre : 10h - 16h

Hall d'entrée Shatner
10 au 12 novembre : 10h - 16h

Hall d'entrée Bonfman
10 au 12 novembre : 10h - 16h

Ingénierie McConnell
10 au 12 novembre : 10h - 16h



Questions? elections@ssmu.mcgill.ca



Petites annonces

Pour passer une annonce :
ads@dailypublications.org
3480 rue McTavish, B-26 (514) 398-6790

Les frais
Étudiants et employés de McGill :
6,70 \$ / jour; 6,20 \$ / jour pour 3 jours et plus.

Grand public :
8,10 \$ / jour; 6,95 \$ / jour pour 3 jours et plus. Limite de 150 caractères. Des frais de 6,00 \$ seront appliqués si le nombre de caractères dépasse la limite.

Minimum 40,50 \$ / 5 annonces.

Catégories :
Logement, Déménagement / Entreposage, Entrée de données, Services offerts, À vendre, À donner, Offres d'emploi, Billets, Objets perdus & trouvés, Personnelles, Cours, Avis, Bénévolat, Musiciens, etc. **Les annonces Objets perdus & trouvés sont gratuites.**

Logement

4 1/2 à louer

Montréal-Nord, rénové, spacieux, environnement très calme et propre, près des autobus, du métro et de tous les services, à 15 min. du centre-ville (métro Pie-IX), libre 1^{er} octobre. 545\$
(450) 661-6110

Personne sociable recherchée pour partager un grand 4 1/2 avec une fille & deux chats. Très bien situé, NDG près d'Hampstead, quartier bilingue, près du métro Snowdon, épicerie, restos, cafés etc. Très grande chambre disponible Janvier ou avant, 417.50\$/mois. Envoyez un email à kodamastore@gmail.com

Offres d'emploi

ÉCOLE DES MAÎTRES

Cours de service au bar et de service aux tables. Rabais étudiant, service de référence à l'emploi.
514-849-2828
www.EcoleDesMaitres.com
(inscription en ligne possible)

ANNONCEZ DANS LE DÉLIT!
ads@dailypublications.org • 514-398-6790

Quitter Montréal,

mais pour aller où?

spécial régions 17 NOVEMBRE

Aidez le Délit à traverser les ponts!

Faites-nous part de vos idées d'articles

rec@delitfrancais.com

ÉDITORIAL

À la veille du référendum...

**Stéphanie Dufresne
et Éléna Choquette**

*Rédactrice en chef
et co-chef de section Société*

Cette semaine, dans la plus pure tradition anglo-saxonne, votre *Délit* de référence a décidé de se pencher sur les questions du référendum de l'Association étudiante de l'Université McGill (AÉUM) et de prendre position dans l'espoir d'influencer votre vote. Après tout, la prise de position du *Devoir* en faveur de Louise Harel à la mairie de Montréal n'a-t-elle pas eu un succès bœuf... (pointe d'ironisons-nous; pour ceux et celles qui en douteraient, nous vous invitons à prendre quelques minutes supplémentaires de votre précieux temps pour lire l'analyse de Vincent Allaire sur les résultats de l'élection municipale en page 3.)

Première prise de position, donc: allez voter! La qualité de la démocratie AÉUMienne est déjà assez limitée comme ça pour qu'on se prive d'un des rares mécanismes qui nous permet d'influer sur les décisions prises en notre nom. L'intérêt que vous avez à aller voter est d'autant plus concret que les motions sujettes à référendum ont toutes la velléité d'ajouter de nouveaux frais à votre facture semestrielle, et en contrepartie celle d'accroître ou de réduire les services auxquels vous avez accès. Autant donc vous pencher avec attention sur les questions avant de cocher votre bulletin de vote. Vous ne devriez d'ailleurs pas manquer de le faire avant le 12 novembre

« Première prise de position, donc: allez voter! La démocratie AÉUMienne est déjà assez limitée comme ça... »

puisque, advenant le cas où moins de 15% des étudiants se prononceraient, les motions seront automatiquement reportées au semestre prochain. (D'ailleurs, au sujet de la démocratie à l'AÉUM, permettez-nous une auto-promo supplémentaire pour vous inciter, si ce n'est pas déjà fait, à retourner quelques pages en arrière jusqu'à l'article sur le Conseil législatif pour vous informer sur la représentativité des élus).

Deuxième prise de position: bien que les efforts de l'AÉUM pour «bilinguisme» une grande partie de leurs documents officiels soient louables, nous n'avons pu nous empêcher de grincer des dents en lisant la version française des questions référendaires. N'avons-nous pas justement à McGill un département de langue et littérature françaises qui forme des traducteurs? Tant qu'à investir temps, énergie et argent pour informer les étudiants francophones dans leur langue maternelle, ce serait la moindre des choses de le faire correctement, histoire que l'on n'ait pas à se référer à la version originale anglaise pour être certains de bien comprendre la question et de mettre notre X dans la bonne case!

Enfin, avant de nous attaquer au nœud de l'affaire, sachez que pour des raisons de délais (c'est-à-dire que le vote sera pratiquement clôt quand notre prochain numéro vous tombera sous la main), *Le Délit* a choisi de prendre position dès cette semaine, avant le début de la campagne. Nous vous encourageons donc à suivre le déroulement de celle-ci, et tout particulièrement le débat qui se tiendra le jeudi 5 novembre à 17h dans la salle 302 du Shatner. Vous pourrez voter sur electionsmcgill.ca dès le mardi 10 novembre.

Fond pour projets à développement durable: OUI

[Note: le texte des questions est repris tel quel]

Faites un grand X dans la case du «oui» de cette question, notamment puisqu'elle vise à institutionnaliser l'engagement de McGill en faveur de l'environnement. Comme l'explique un des auteurs, le montant total dépensé par l'étudiant (soit 7,50\$ par semestre, si inscrit à temps plein) se situe approximativement dans la contribution moyenne des étudiants nord-américains pour les fonds verts, mais cette fois, l'Université récompense votre participation par un montant équivalent. Traduction: pour chaque dollar versé par les étudiants, l'administration verse l'équivalent au fonds. Il s'agit là d'une opportunité de collaboration sans précédent de la part l'administration de McGill qu'il ne faudrait pas manquer de saisir.

Frais des ambassadeurs: Ouin...

La Vice-Présidente Clubs et Services, auteure de cette question considère que «les étudiants mcgillois sont talentueux et passionnés», et c'est pourquoi c'est dans leur intérêt de se voir représenter dans un plus grand nombre de compétitions universitaires possible. La chose vaut-elle le prix d'un demi-muffin par semestre? On est d'avis que oui; on aime tous les voyages et les conférences académiques parascolaires.

Frais de la CIJM: OUI

Soyez prudents avec cette question si vous la lisez en français dans le texte! La traduction boiteuse donne l'impression qu'en votant en faveur de la motion on supporte la cessation des frais, alors que c'est tout le contraire: c'est un NON qui impliquerait la fermeture de la Clinique d'information juridique de McGill (CIJM). Nous appuyons à grand renfort de «OUI» la CIJM qui fournit une ressource essentielle aux étudiants ayant des questionnements légaux ou des ennuis avec les mesures disciplinaires de McGill, et qui, comme la plupart des étudiants, n'ont pas les moyens de se payer les services d'un avocat professionnel. La CIJM a d'ailleurs démontré sa volonté de mieux se faire connaître et d'accroître son accessibilité, notamment en publiant une capsule d'information juridique dans les pages de votre hebdo favori. Si vous n'êtes toujours pas convaincus, vous pouvez également lire la lettre ouverte de Hugues D. Bergeron en page 2 (décidément c'est le festival des auto-promo cette semaine!) ☺

Citation de la semaine

«Nos toilettes sont mieux préparées pour le championnat que nos joueurs de football.»

*- Arkadiusz Choczaj,
à la tête du mouvement
«Clean Patrol» en Pologne.*

La Pologne, conjointement à l'Ukraine, sera l'hôte de l'édition 2012 du championnat Euro de l'Union européenne des associations de football (UEFA). Choczaj croit que les toilettes publiques représentent la nation polonaise et qu'il est primordial de les nettoyer et rénover si nécessaire pour laisser une bonne impression aux touristes. Des 200 toilettes visitées, les trois quarts avaient un niveau tout juste acceptable de propreté. *AFP.*

Insolite

Warren Buffet pourrait acheter la Corée du Nord

Bon, maintenant qu'on a votre attention... eh bien... en fait, c'est vraiment ça la nouvelle! Le magazine *Forbes* aurait récemment comparé la valeur totale des biens et placements des 400 personnes les plus nanties de la planète au PIB de plusieurs pays, et aurait trouvé que plusieurs milliardaires de ce monde seraient en mesure... d'acheter des pays, ou du moins, leur économie. Par exemple, le PIB de la Corée du Nord, évalué à moins de 40 milliards de dollars américains, est inférieur à la fortune de l'homme d'affaires et investisseur américain Warren Buffet. Des chiffres divertissants en théorie, inquiétants en pratique, si pratique il y a. *LeFigaro.fr.*

Plus drôle que «Volkswagen frappe une van»

Un policier à la recherche de suspects ayant participé à une bataille plus tôt dans la journée à Vancouver a dû quitter son véhicule stationné sur le bord de la chaussée lorsqu'il a aperçu un clown saoul conduisant sur le mauvais côté de la route, dans sa direction. La collision à 20 ou 30 km/h n'a pas fait de blessés, mais le policier en question a précisé que le jeune homme de 29 ans «devra fournir des explications au juge». L'ivresse au volant n'a évidemment rien de comique, mais on peut maintenant dire qu'elle peut prendre des proportions clownesques... *Reuters.*

En trois vitesses

en hausse

LA CONTREBANDE TATOUÉE SUR LE CORPS

Si crime organisé et tatouages semblent parfois aller de pair, les autorités norvégiennes ont récemment mis la main sur un contrebandier qui avait, si on peut le dire, ses infractions tatouées sur la peau. L'homme arrivé en Norvège par le biais d'un traversier issu du Danemark a été arrêté par les douanes pour avoir transporté une tarentule dans son sac. Puisque le corps de l'individu semblait être en mouvement sous ses vêtements, une fouille complète a été ordonnée. Il s'avère que l'homme avait quatorze pythons royaux et dix geckos léopards albinos dans des contenants collés sur son corps. La Norvège interdit l'adoption de reptiles comme animaux de compagnie. *Reuters.*

au neutre

PAS DE JUSTICE PERSONNELLE POUR UN JUGE

Si le juge est libre d'imposer en cour la sentence qu'il juge appropriée selon le crime commis et les preuves soumises contre l'accusé, il ne peut décider de se faire justice hors cour, même en cachette. C'est ce qu'à appris à ses dépens Robert C. Nalley, juge dans le Maryland, lorsqu'il a écopé d'une amende de 500\$ pour avoir voulu montrer une leçon à la femme de ménage du palais de justice où il travaille. La dame s'était stationnée dans une zone réservée et le juge offensé a eu la brillante idée de vider l'air d'un pneu de sa voiture. En plus des sommes demandées, M. Nalley devra écrire une lettre d'excuses sincère à Mme Washington. *The Associated Press.*

en baisse

L'ACROSTICHE DE SCHWARZI

Si Schwarzenegger ajoute régulièrement des notes explicatives aux papiers officiels qu'il signe, il aurait récemment fait d'une pierre deux coups en envoyant à un législateur californien qui l'a chahuté une note explicative contenant un message «caché», porté par les premières lettres de chaque ligne du billet : «F, U, C, K, Y, O, U». Les proches de Schwarzenegger soutiennent que le tout est une coïncidence qui peut facilement arriver considérant la quantité de notes émises par le gouverneur, donnant en exemple d'autres mots formés de la même façon dans le passé —«poet» et «soap». Gageons que les récipiendaires de ces notes vont commencer à les lire différemment... *The Associated Press.*

Toujours la même histoire

Jurisimprudence
Daniel Mayer



TOUS LES ANS, L'ARRIVÉE DE la grippe annonce la période hivernale. Parfois, elle ne cause pas trop de soucis, d'autres fois, elle est la source de graves symptômes et même de décès. Mais tous les ans, c'est toujours la même histoire: jamais assez de vaccins.

Il faut comprendre que la production de vaccins est très complexe. Le virus pose d'énormes défis aux scientifiques. Parfois, il se métamorphose pendant une même saison. En conséquence, il est nécessaire de produire un vaccin différent. Les scientifiques ont donc beaucoup de difficulté à formuler un vaccin qui s'avère sain et efficace. Dans ces conditions, la production insuffisante de vaccins est compréhensible.

Ce qui est incompréhensible, c'est la réponse du gouvernement canadien au manque de vaccins cette année: «impossible de prévoir qu'autant de gens auraient voulu se faire vacciner». Comment en arriver à cette conclusion alors que depuis des semaines, voire des mois, les médias annoncent que le virus de la grippe A H1N1 sera d'une grande envergure. Les médias retracent même l'historique du virus. Il est très facile de repérer l'évolution de cette grippe dès son développement et sa progression à travers le monde.

Toutes les plateformes médiatiques sont inondées de cette nouvelle et le public ne peut échapper aux messages qui lui suggèrent de se faire vacciner. Informée et diligente, la population canadienne se range en ligne pour finalement se voir refoulée, le gouvernement argumentant qu'il «ne pouvait prévoir la forte demande». Que faudrait-il pour que le gouvernement comprenne? Des morts? En fait, quelques enfants ont déjà succombé à la grippe récemment.

Certains diront qu'il ne faut pas fabriquer plus de vaccins qu'il en faut. Mais dans une situation où des gens peuvent mourir, ne serait-il pas mieux d'emprunter une stratégie «mieux vaut trop que pas assez»? D'ailleurs, la compagnie qui a le mandat de produire les vaccins a annoncé au gouvernement récemment qu'elle concentrerait sa production sur la formule de vaccin destinée aux femmes enceintes, réduisant ainsi la production des vaccins pour la population en général.

À ce propos, il faut se demander pourquoi une seule compagnie a la responsabilité de produire les vaccins. À ma connaissance, il existe plusieurs compagnies pharmaceutiques qui pourraient potentiellement produire des vaccins si la seule qui est responsable de le faire est incapable de satisfaire les besoins. Les capacités sont présentes, alors pourquoi la volonté ne l'est-elle pas? Pourquoi la vie de plusieurs Canadiennes et Canadiens repose-t-elle dans les mains d'une seule compagnie?

Voilà un certain nombre de questions qui restent sans réponse. Mais l'enjeu central est de déterminer à qui il faut imputer la responsabilité de ce manque de vaccin. Dans une certaine mesure, il est important de savoir si le gouvernement, dans les faits, était réellement incapable de prévoir la hausse en demande cette année. S'il était déterminé que la forte demande était prévisible et que le gouvernement n'a rien fait pour agir, c'est vers lui qu'il faudrait alors se tourner et c'est à lui que l'on devrait imputer la responsabilité du manque de diligence, pas aux citoyens ni aux compagnies pharmaceutiques. ☹

Choisissez votre camp! Prenez pour les scientifiques, les compagnies pharmaceutiques, le gouvernement, le personnel infirmier, les gens qui peuvent se faire vacciner ou les gens qui ne peuvent pas se faire vacciner, et écrivez à Daniel sur notre site web ou à nouvelles@delitfrancais.com

CHRONIQUE

La flamme olympique

Billet de scalper
Philippe Morin



EN 1995, J'AVAIS 10 ANS. J'avais aussi une casquette en espèce de suède «achetée» chez McDo qui témoignait clairement de ma volonté que Québec accueille les Jeux Olympiques de 2002. Je ne pardonnerai jamais à feu la maîtresse Boucher d'avoir nolié un avion avec une banderole annonçant que les citoyens ne voulaient pas les Jeux. C'est peut-être à ce moment-là qu'est née ma méfiance des politiciens...

En fin de semaine dernière, séjour chez les parents permettant, je me suis délecté d'un de mes rares moments de télé de l'année. Juste à temps pour tomber sur l'arrivée de la flamme olympique au Canada. En fait, je regardais du monde en bateau qui ramait pour apporter la flamme sur le rivage. Pas pire comme concept. C'est sûr que ce n'est pas Los Angeles en 1984 avec un bonhomme qui arrive en volant avec un *jet-pack*. Ça c'était du spectacle. *Think Big*, sti!

C'est alors que j'ai eu un de ces moments où Pierre Falardeau m'apparaît comme un oracle. Ça arrive périodiquement. Je pense que c'est un effet secondaire de ses œuvres. Elles nous restent dans la tête. Et, parmi les phrases dévastatrices du *Temps des Bouffons*, une m'est revenue pendant l'arrivée de la flamme: «les Indiens se mettent des plumes dans le cul pour faire autochtones». Wow! Le comble du *politically incorrect*. Vous ne lirez pas cette phrase dans le *Daily*, mais elle colle particulièrement bien aux Jeux Olympiques de Vancouver. Car si ceux de Beijing ont vu déferler une horde de militants pro-Tibétains prêts à en découdre avec la police, les Jeux de Vancouver se targuent d'être un événement impliquant de manière exceptionnelle les Premières Nations.

«Et parmi les phrases dévastatrices du Temps des bouffons, une m'est revenue pendant l'arrivée de la flamme: «les Indiens se mettent des plumes dans le cul pour faire autochtones»

C'est tout à fait vrai que les nations Lil'wat, Musqueam, Squamish et Tsleil-Waututh collaborent avec l'organisation des Jeux et sont même considérées comme les nations-hôtes. Il faut sans aucun doute saluer cet effort du Comité organisateur. Ce qui est un peu plus troublant, c'est la réaction qui frappe les personnes, autochtones et non-autochtones, qui osent s'opposer aux Jeux. La Colombie-Britannique tente présentement de voter une loi spéciale permettant d'emprisonner jusqu'à six mois

toute personne ayant du matériel critique des Jeux. Débile. La loi, vivement dénoncée par le *B.C. Civil Liberties Association*, interrompt la liberté d'expression. Et qui seront les personnes emprisonnées, vous pensez? Les mêmes que d'habitude: les pauvres du *Downtown Eastside*. Souvent autochtones eux-mêmes.

Je ne noliserais pas un avion pour empêcher la tenue des Jeux. Je comprends néanmoins la rage de certains. Un jour, il faudra s'arrêter et se poser la question de savoir si ces Jeux Olympiques auront contribué à faire progresser les droits des autochtones ou n'auront été que la suite logique d'un phénomène de dépossession.

Mais y sont-tu laides les mascottes des Jeux. Sérieusement, en soi, ça devrait être assez pour nous faire douter de la santé mentale du comité organisateur. *Quatchi*, la poche de patate brune sensée représenter un *sasquatch* fait sérieusement peur. Beijing n'avait elle pas *Yingying* l'antilope tibétaine comme mascotte? *Tokenism* vous dites? ☹

Vous aussi vous avez porté votre casquette mcdonaldienne pro-Olympiques-à-Québec en 1995? Vous l'avez encore? Vous êtes pour, contre ou indifférents à la nolisation d'avions pour exprimer des opinions politico-sportivo-sociales? Vous trouvez les organisateurs des Jeux Olympiques hypocrites? Ou vous rêvez tout simplement de correspondre avec notre nouveau chroniqueur sportif? Écrivez lui un commentaire sur notre site ou à nouvelles@delitfrancais.com

le délit

Le seul journal francophone de l'Université McGill

RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau B•24
Montréal (Québec) H3A 1X9
Téléphone : +1 514 398-6784
Télécopieur : +1 514 398-8318

Rédactrice en chef

rec@delitfrancais.com

Stéphanie Dufresne

Nouvelles

nouvelles@delitfrancais.com

Chef de section

Julie Leroux

Secrétaire de rédaction

Alexandre Ruiz de Porras Guédon

Arts&culture

artsculture@delitfrancais.com

Chef de section

Julie Côté

Secrétaire de rédaction

Rosalie Dion-Picard

Société

societe@delitfrancais.com

Éléna Choquette

Mai-Anh Tran-Ho

Coordonnateur de la production

production@delitfrancais.com

Vincent Bezault

Coordonnateur visuel

visuel@delitfrancais.com

Jimmy Lu

Coordonnateurs de la correction

correction@delitfrancais.com

Anthony Lecossois, Julie Turcotte

Webmestre-geek par intérim

Guillaume Doré

Collaboration

Vincent Allaire, Hugues D. Bergeron, Émilie Bombardier, Martine Chapuis, Laurence Côté-Fournier, Ralph Elawani, Audrey Gauthier, Emmanuelle Jacques, Jérémy Leopold-Metzger, Annie Li, Daniel Mayer, Philippe Morin, Catherine Renaud, Maya Riebel

Couverture

Mai-Anh Tran-Ho et Jimmy Lu

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B•26
Montréal (Québec) H3A 1X9
Téléphone : +1 514 398-6790
Télécopieur : +1 514 398-8318
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Boris Shedov

Gérance

Pierre Bouillon

Photocomposition

Geneviève Robert

The McGill Daily • www.mcgilldaily.com

coordinating@mcgilldaily.com

Stephen Spencer Davis

Conseil d'administration de la Société des publications du Daily (SPD)

Stephen Spencer Davis, Stéphanie Dufresne, Max Halparin [chair@dailypublications.org], Thomas Kulcsar, Daniel Mayer, Mina Mekhail, Alison Withers, Sami Yasin

L'usage du masculin dans les pages du *Délit* vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mardis par la Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits avant été auparavant réservés, incluant les articles de la CUP). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du *Délit* n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal.

Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec). *Le Délit* est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et du Carrefour international de la presse universitaire francophone (CIPUF).

On vous a refusé l'accès à la Faculté de médecine? *Le Délit* vous ouvre ses portes. Les **professeurs d'anatomie** expliquent en quoi il demeure important d'étudier les morts pour mieux comprendre les vivants, les **étudiants**, confrontés à cette réalité, témoignent de leur expérience et finalement les **Archives de McGill** révèlent combien les temps ont changé pour les étudiants en médecine. Visite à tombeau ouvert jusqu'au cœur d'une Faculté convoitée.

Par Éléna Choquette, JérémY Leopold-Metzger, Annie Li, Maya Riebel et Mai Anh Tran-Ho

Crédit photo: Mai Anh Tran-Ho



La Faculté de médecine

En 1821, le prospère commerçant de fourrures qu'était James McGill a non seulement légué les terres sur lesquelles se tient l'actuel campus du centre-ville, mais a également avancé la quasi-intégralité des fonds nécessaires. Ça ne s'est pourtant pas fait sans conditions; il exigeait que l'Université soit sur les rails à l'intérieur des dix années suivant sa mort, sans quoi l'argent et les terres seraient retournées aux enfants de sa femme.

Les choses se sont donc rapidement mises en place: quatre physiciens et praticiens formés à l'Université d'Édimbourg ont vite fait d'intégrer l'Institution médicale de Montréal, qui leur appartenait alors, au Collège McGill qui portera dès lors le nom de son mécène et fondateur. L'Université McGill pouvait désormais compter sur une faculté de médecine en bonne et due forme, tout en s'assurant que le coffre offert par James McGill conserve ses fins éduca-

tives. La faculté devenait la première en son genre au Canada, et la seule à l'Université à détenir le pouvoir de décerner des diplômes à ses étudiants.

La faculté s'installe d'abord dans le Pavillon des Arts que l'on connaît aujourd'hui. Montréal, pourtant, ne s'étendait pas encore jusque là. Les professeurs et étudiants devaient ainsi trouver le moyen de venir par des chemins bosselés et embourbés, ce qui était particulièrement ambitieux pendant les rudes hivers que l'on connaît à Montréal.

En 1907, un incendie détruit les murs d'un bâtiment qui se tenait exactement là où se trouve aujourd'hui l'édifice James de l'administration. «Lord Strathcona, un ami de toujours de l'Université, ne tarde pas à offrir son aide en achetant un terrain sur lequel il fait construire un nouveau bâtiment pour la faculté déracinée», peut-on lire dans les Archives de McGill. Un nouvel immeuble, donc, qui se situera sur le coin

sud-ouest de l'avenue des Pins et de la rue de l'Université, juste en face de l'Hôpital Royal Victoria et qui portera son nom. Son architecture s'inspire de l'entrée de l'hôpital, créant ainsi un effet miroir. L'immeuble contenait alors un dôme magnifique fait de vitraux, un musée ethnologique et une salle de lecture pour les étudiants qui elle, existe toujours.

Un des noms inévitablement lié au prestige de la Faculté est celui de Sir William Osler, étudiant à McGill avant qu'il ne parte pour la Pennsylvanie. À sa mort, il lègue à l'Université son importante collection de livres et de documents sur l'histoire de la médecine. C'est en 1921 que la bibliothèque Osler ouvre ses portes, déménagée pièce par pièce lors de la construction du Pavillon MacIntyre, cette tour en béton de forme circulaire de seize étages au nord du pavillon Stewart, où elle se trouve toujours. Devenu une véritable icône et parfois appelé le «père de la médecine moderne», Osler est surtout connu pour avoir institué

la résidence en médecine (stage postdoctoral que doivent dorénavant suivre les futurs médecins pour obtenir leur droit de pratique au Canada) et pour sa théorie de l'apprentissage, selon laquelle les étudiants doivent apprendre par la pratique. L'idée s'est répandue à travers le monde et c'est pour cette raison qu'aujourd'hui un grand pourcentage des praticiens hospitaliers sont des internes.

La Faculté de médecine reste peut-être celle à l'histoire la plus prestigieuse. «Elle était et demeure aujourd'hui l'une des plus vénérée à McGill, et c'est pour lui rendre hommage que Lord Strathcona s'est appliqué à travailler chaque détail de l'architecture du bâtiment», peut-on lire sur le site Web de la Collection d'Architecture Canadienne. Après avoir récemment ouvert le premier centre de simulation entièrement intégré du Canada, la Faculté compte bientôt ouvrir le «Complexe des sciences de la vie», qui devrait concentrer un nombre important de chercheurs en biomédecine.

Parmi les cadavres

Afin de mieux comprendre la logistique entourant les sujets d'étude des étudiants en médecine, c'est-à-dire les cadavres, *Le Délit* a posé quelques questions à des professeurs d'anatomie, Dr Miller et Dr Bennett.

Tout d'abord, il faut savoir que les donations de corps sont régies par le Ministère de la Santé du Québec et qu'un corps peut être affecté soit à l'Université McGill, à l'Université Laval, à l'Université de Sherbrooke ou au Cégep de Rosemont, qui offre une technique en thanatologie. McGill n'a pas proprement de programme d'acquisition de cadavres. Dr. Miller explique que «les cadavres utilisés proviennent de morts naturelles [comprenant toutes les maladies], mais pas de morts accidentelles, puisque ce seraient des corps mutilés, donc moins adaptés à l'étude de l'anatomie par les étudiants. Nous n'acceptons pas non plus les cas d'obésité extrême, qui compliquent aussi l'étude anatomique.»

Lors de la première année, les étudiants abordent l'histoire de la médecine. Puis, pendant un mois, ils étudient les bases de la biochimie et de la biologie cellulaire. C'est ensuite que commence l'étude pratique, celle-là même qui nécessite les cadavres. McGill demeure l'une des seules écoles de médecine au Canada à privilégier cet enseignement concret plutôt qu'avec des spécimens prédisséqués ou simplement par la technologie multimédia (i.e. photos et vidéos). «La préservation des corps requiert beaucoup de dépenses en matériel et beaucoup de temps de technique», explique Dr. Miller, ce qui explique que cette forme d'enseignement soit en perte de popularité. Il note néanmoins que ce genre d'étude est au cœur des valeurs du département de McGill, et que «l'opportunité qu'a l'Université d'ouvrir les portes de la salle d'opération est unique: les étudiants se retrouvent face à face avec de véritables être humains ayant toutes sortes d'anomalies, et ce, en trois dimensions.»

Par groupes d'environ quatre ou six (avec un étudiant en médecine dentaire), les étudiants dissèquent le cadavre conservé par la méthode d'embaumement. Cette technique «qui consiste à injecter des produits chimiques dans le corps» donne à la peau une texture semblable au cuir, explique Dr Bennett. Une nouvelle technique, préservant les corps dans des réservoirs d'aluminium remplis de liquide, permet de conserver la texture naturelle des tissus humains, mais est plus coûteuse et n'est pas nécessaire pour les étudiants en première année de médecine.

À ce stade, ils ne savent rien de l'identité des cadavres –pas de nom, pas de cause de mortalité. La biographie des défunts demeure confidentielle aux étudiants tout comme aux professeurs. Seul le responsable du programme de dons de corps et le technicien de laboratoire en savent davantage. Un morceau de tissu cache le visage de tous les cadavres, et la classe ressemble davantage à une salle d'opération.

Dr. Miller précise «qu'habituellement, les personnes décédées sont âgées, francophones, catholiques et issues de classe moyenne». Passant du thorax, à l'abdomen, jusqu'au pelvis, les étudiants apprennent à disséquer, à identifier différentes parties du corps (organes, muscles, nerfs, etc.), et à les associer à des fonctions. Ils découvrent aussi la condition de santé de la personne: ils peuvent apercevoir des poumons noircis par la cigarette ou une implantation mammaire. Les cadavres sont gardés pendant un an. Par la suite, ils sont enterrés ou incinérés. Quant aux parties disséquées, elles pourraient être préservées indéfiniment, mais après dix ans, elles finissent par sécher ou par être détruites à la suite des manipulations par les étudiants.

Qu'en est-il de l'éthique, est-ce que tout peut se faire sur le cadavre? Dr Bennett souligne que les cadavres sont soumis à «une étude anatomique» et non à des «expériences». Cette façon d'enseigner peut permettre de développer de «nouvelles approches en chirurgie». Dr Miller explique

qu'il y a une différence à faire entre les écoles médicales et la recherche médicale. «L'éthique est plus sévère en Amérique du Nord et en Europe qu'en Extrême-Orient. Par exemple, il y a une controverse entourant les cadavres venant de la Chine dans l'exposition *Body Works*» –certains cadavres proviendraient de prisonniers exécutés.

Au mois de mai, la Faculté organise une rencontre à l'intention de tous les étudiants en médecine et des familles des défunts. C'est l'occasion pour les étudiants d'exprimer leur sentiment et de témoigner de leur expérience par des chansons, des poèmes et des textes.



Le Délit a interrogé quatre étudiants en médecine et une étudiante en médecine dentaire pour connaître leurs impressions et l'importance de l'enseignement cadavérique.

Le Délit [LD]: En un mot, définissez votre relation avec le-s cadavre-s. Jad Abou Khalil [JAK]: Académique. Maxim Ben-Yakov [MBY]: Étrange. Cindy Nagel [CN]: Respectueuse. Jessica Nehmé [JN]: Ça m'a prit un peu de temps avant de développer une relation à la fois d'apprentissage et de respect envers notre cadavre: il était devenu un enseignant muet et de ce fait un excellent enseignant d'ailleurs puisqu'il avait toutes les réponses, mais nous les faisait chercher sans relâche. Stephan Ong-Tone [SOT]: C'est une relation de professeur à étudiant.

LD: Aviez-vous une peur ou une affection envers ces cadavres? Leur parliez-vous, ou leur donniez-vous un nom?

JAK: Il ne s'agit pas de peur. Le rapport avec le mort n'est ni sacré ni personnel, mais exclusivement académique. Le malaise provient du fait que tu brises les tabous sociaux qui régissent notre comportement autour du cadavre. La relation avec le défunt reste très respectueuse. Ce sont des personnes qui ont volontairement donné leurs dépouilles pour notre éducation. C'est très noble comme action, et ça affecte la relation au cadavre, qu'on appelle «donneur». MBY: J'avais beaucoup de respect pour ces personnes. Ces cadavres ont été des humains, ils parlaient et marchaient. Il m'est arrivé de les saluer, mais ce n'était jamais «mon» cadavre. C'est une expérience qui rend très modeste.

CN: Aucun des deux, mais je dirais «peur» plutôt qu'«affection». Notre groupe n'a pas donné de nom à «notre» cadavre. JN: Je les respectais énormément; j'admirais la décision qu'avaient prise ces individus de leur vivant. Je ne parlais pas au cadavre. Lui donner un nom aurait par ailleurs été un manque de respect à mon avis. Un nom est accompagné de toute une personnalité lorsqu'on connaît la personne qui le porte, et ne connaissant pas ces individus de leur vivant, je ne pouvais pas leur attribuer une identité fictive. SOT: Je ne leur ai jamais donné de nom. Je connais des gens qui, eux, nomment leur cadavres, et je suppose que c'est une façon pour eux de gérer la situation, et de développer une relation avec leur cadavre.

LD: En quoi l'étude sur un cadavre est-elle différente de celle sur un vivant? Et pourquoi est-elle alors pertinente?

JAK: Je trouve que le programme de dissection crée une continuité avec l'histoire de la médecine, on se sent un peu comme Jean-Martin Charcot ou Harvey Cushing. Ça concrétise la mort et la maladie, et surtout ça démystifie le côté intouchable du corps humain. Ça a aussi des désavantages un peu plus puérils: une odeur persistente qui te suit pendant des jours, et on a paradoxalement une faim de loup juste après –apparemment c'est un effet des effluves de formol. MBY: Pouvoir apprendre sur ces cadavres nous permet réellement de découvrir l'anatomie humaine sans s'inquiéter de blesser la personne. On peut plus ou moins faire ce qu'on veut. Travailler avec des vivants, entre camarades de classe par exemple, est aussi extrêmement important, car il y a des réactions et des impressions. En médecine, le toucher est essentiel. Mais tra-

vailler d'abord avec des cadavres permet de développer une confiance par rapport à nos connaissances et au corps humain. CN: Le cadavre nous donne l'opportunité d'étudier des parties du corps qui seraient autrement impossibles à examiner. Je crois que cet apprentissage aide beaucoup à se rappeler des détails. JN: L'imagerie ne talonnera jamais la puissance de l'expérience sensorielle colorée, texturée et contextuelle qu'offre l'exploration d'un cadavre. SOT: Vous pouvez retirer certains organes et les examiner isolément. Travailler sur un cadavre offre beaucoup de pratique, et de la marge pour faire des erreurs, parce que souvent il s'agit d'essayer les mêmes techniques plusieurs fois.

LD: Combien de temps passiez-vous en moyenne par semaine avec votre cadavre? Préfériez-vous être seul ou accompagné?

MBY: Avec un baccalauréat en physiothérapie, je passais de deux à six heures par semaine. J'y allais seul le plus souvent, mais il faut souligner que le cadavre est «partagé». Une seule personne peut couper telle ou telle partie. CN: Honnêtement, aussi peu de temps que possible. J'ai surtout utilisé les démonstrations par vidéo pour étudier. J'aimais étudier avec un ou deux autres étudiants, surtout parce que si tu n'es pas sûr d'identifier une partie, les autres le savent ou nous pouvons la trouver ensemble. JN: Je n'avais aucune difficulté à travailler seule avec le cadavre. J'avais beaucoup plus de facilité à me concentrer et les foules en sarrau blanc s'affairant autour des tables me donnaient toujours étrangement l'impression que nous manquions de sensibilité. Lorsque j'étais seule avec

un cadavre, c'était comme aller aux heures de disponibilité après la fin des cours. SOT: Quand je travaillais avec les cadavres on était avec eux près de dix heures par semaine. Être seul avec un cadavre est plutôt rare, parce que la plupart du temps les étudiants y vont avec au moins un camarade, pour se tester mutuellement et réviser, s'ils se préparent pour un examen.

LD: Comment vous sentiez-vous après avoir disséqué le cadavre? Sentiez-vous un accomplissement, une connaissance?

JAK: On se sent surtout privilégié de pouvoir acquérir ce savoir. Quelqu'un t'a donné son corps pour que tu puisses apprendre. On est très reconnaissants. MBY: C'est une expérience très enrichissante; ça ne peut être plus réel. C'est une vraie opportunité. CN: Je me sentais parfois assez mal, d'autres fois, je me sentais triomphante parce que j'apprenais quelque chose de nouveau. JN: Une des plus grandes satisfactions de tout ce processus fut de rencontrer les familles dont ces individus faisaient partie de leur vivant et de leur communiquer notre reconnaissance avec humilité ainsi que, dans certains cas, de parvenir à les apaiser quant au choix des être aimés. SOT: Je ne dirais pas que je ressens un accomplissement, mais peut-être le sentiment d'avoir gagné en connaissance. C'est peut-être plus une satisfaction comme quand vous finissez un bouquin et que vous avez une meilleure compréhension de l'histoire qui a été racontée. De cette même façon, les cadavres nous proposent une histoire personnelle, que vous pouvez inventer à travers vos propres observations. Mais c'est aussi l'histoire de l'anatomie du corps humain. ☹

MUSIQUE

Polipe: la bombe est lancée

Le trio natif de St-Antoine-de-Tilly lançait le 13 octobre dernier son premier album, *Tropiques du Cancer*. Rejoint au téléphone, le guitariste de la formation Francis Lafleur nous parle du lancement, des débuts du groupe et de la création de leur premier opus.

Julie Côté
Le Délit

Le Délit (LD): *Tropiques du cancer* a été lancé à Montréal et ensuite à Québec. Comment se sont passés les deux lancements?

Francis Lafleur (FL): Ça a super bien été à Montréal. On avait les conditions idéales; on avait engagé des techniciens aux éclairages, on avait mis le paquet. C'est rare qu'on a les moyens de se payer les éclairages. À Québec, ça a été tout le contraire, on n'avait pas d'éclairage ni rien.

LD: Comment Polipe a-t-il vu le jour?

FL: Pierre-Luc, Antoine et moi, on était d'abord et avant tout des amis et on a commencé à faire de la musique. Quand on a commencé à être un petit peu plus sérieux, vers l'âge de 16 ans, on a travaillé fort à être assidus,

on se tapait des *jams* de plus d'une heure de temps. Pour nous, c'était surtout qu'on était amis avant la musique, on a commencé à faire ça pour passer notre temps; c'était une activité.

LD: Comme vous êtes tous trois natifs de Saint-Antoine-de-Tilly et que vous jouez à Montréal la plupart du temps, comment parvenez-vous à travailler ?

FL: Toutes nos familles sont basées là-bas, donc c'est pas mal moitié-moitié. Comme j'aime beaucoup être là-bas, les gars viennent à Saint-Antoine pour m'accommoder et moi je vais à Montréal pour les répétitions. On voyage entre les deux.

LD: Quelle a été votre expérience de construire un groupe en région, loin de la scène musicale?

FL: Au début, avant d'arriver à Montréal, les salles, c'était vraiment de la merde. Dans les bars, les gens sortent quand tu joues. C'est en partie pour ça qu'on est venus à Montréal.

LD: Côté son, où avez-vous trouvé vos influences?

FL: On a envie que notre musique soit joyeuse, colorée. Notre inspiration est vraiment variée: on s'inspire autant des Flaming Lips que de Fred Fortin. On aime aussi le motown, l'aspect funky du motown. On essaie de changer de son sur chaque toune, de changer de style.

LD: Entre votre EP lancé il y a 2 ans et *Tropiques du Cancer*, on sent qu'il y a eu un ajustement dans le son. Ça reste pop, mais il y a plus de profondeur. Comment s'explique l'évolution du son entre l'EP et l'album?

FL: De janvier à juin dernier, on est revenus à Saint-Antoine pour travailler intensément les trois ensemble sur l'album. On se voyait à tous les jours et on travaillait les textes sans les instruments. Il y avait de la mortalité dans nos familles, donc c'est clair que ça a teinté l'écriture de l'album. Mais en même temps, on voulait tellement profiter de ce moment-là de notre vie. On considérait ça comme une chance que de pouvoir se consacrer à la

musique. On voulait que le côté joyeux prenne le dessus malgré les difficultés. C'est de là que vient le titre de l'album, *Tropiques du cancer*.

LD: De votre EP, vous avez gardé et modifié une chanson («Régulier»). Y avait-il une raison pour garder celle-là précisément?

FL: C'était une de mes préférées mais j'aimais pas du tout comment elle sonnait. J'aimais pas ma voix dessus. On s'était fait dire par le programmeur de radio qu'elle avait du potentiel, on voulait en profiter. On l'a donc retravaillée.

LD: Ça compte beaucoup pour vous d'être marketable?

FL: C'est sûr qu'on souhaite en vivre, que ce soit par la radio ou par les spectacles. Quand tu as investi plusieurs milliers dans ton projet, tu penses à rendre ton produit accessible, même si tu ne veux pas faire de compromis sur le plan musical. C'est très important pour nous de ne pas faire de compromis au niveau de la musique.

LD: J'ai lu à quelque part qu'on vous considérait comme les «protégés» de Navet Confit. C'est quoi votre collaboration avec lui exactement?

FL: Le terme «protégé» n'est pas tellement juste. C'est plus de l'amitié. Comme c'est le directeur artistique de La Confiserie, c'est lui qui décide qui signe. Comme on est avec La Confiserie, on travaille avec lui, mais il n'a pas participé concrètement à la création de l'album.

LD: Maintenant que le lancement de *Tropiques du cancer* est fait, quels sont les projets de Polipe?

FL: En février et mars, le but c'est de faire une vraie tournée. Semer des graines et essayer de récolter.

Polipe sera un Coup de cœur francophone le 12 novembre prochain au Divan Orange et fera la première partie d'Antoine Gratton le 13 novembre au Club Soda. ☺

www.myspace.com/polipe



Gracieuseté de La Confiserie

L'encre qui agresse

L'Espace Go présente *Rouge Gueule*, du dramaturge Étienne Lepage, charge violente et humoristique contre tous les aspects du conformisme contemporain.

Émilie Bombardier
Le Délit

C'est au milieu d'une pièce glauque et surannée qu'une jeune femme (Anne-Élisabeth Bossé) fait son apparition. Agressive et furieuse, elle lance une pluie d'insultes à quelqu'un dont on ne peut que deviner la présence, mais que l'on suppose être l'homme qui l'a subitement et rudement larguée. Son langage est vulgaire, d'une cruauté brute, imaginative et imagée, mais révèle aussi ce besoin, empreint d'authenticité, de dire une fois pour toutes ce que l'on tait, ce que l'on cache, ce qui dérange. Cette menace de vengeance entrecoupée de «je t'aime», qui se solde par un brusque changement d'humeur

plutôt humoristique, constitue la première d'une série de courtes scènes qui forment *Rouge Gueule*, œuvre du jeune dramaturge Étienne Lepage portée sur la scène par Claude Poissant, le fondateur et directeur artistique du Théâtre PàP (Petit à Petit).

Ainsi, ce premier monologue invite le spectateur à approcher la parole comme un exutoire contre l'ennui, la pudeur, les remords, la bienveillance et la tolérance. Toutes les facettes de ce qui peut normalement être associé au contrôle du discours en présence des autres sont ainsi articulées à travers plusieurs personnages, qui révèlent chacun à leur manière la perversion qui les habite et qu'ils clament haut et fort. À travers un recours très juste au monologue, un adolescent (Hubert Lemire)

réitère l'importance de l'apparence et se réjouit «de ne pas être laid». Il se fait plus tard dévisager à coups de bâton de golf par un médecin (Jacques Girard) hanté par le fait de ne jamais avoir eu de succès auprès des femmes, tandis que le fils de ce dernier (Jonathan Morier) confie la difficulté qu'il éprouve à assouvir ses fantasmes sexuels étranges. Ainsi s'entrecroisent indéfiniment les confidences dérangeantes d'individus réunis, au-delà de l'association que l'on comprend, par une frustration sans complexe qui s'exprime à travers les phrases coup de poing d'Étienne Lepage.

Alors que la maîtrise du monologue est tout à fait prouvée, les quelques scènes de dialogue semblent dépourvues de la finesse et de la lucidité qui per-

mettent une réelle provocation, elle-même parfois entravée par de trop nombreux recours à un humour qui, tout en instaurant le malaise désiré, affaiblit quelque peu la charge violente du texte. La mise en scène de Claude Poissant, à qui l'on doit notamment *Mutantès* de Pierre Lapointe, se fait inégale, certaines confessions portées par des images justes et éclatées s'opposant à d'autres scènes dont la trop grande simplicité parsème la pièce de longueurs. Il en va de même pour l'interprétation, qui révèle d'un côté toute l'intensité d'Alexandrine Agostini ou de Jacques Girard, dont le jeu traduit physiquement et avec une grande précision le défoulement langagier qu'offre le texte, alors que de l'autre côté se perçoit

dans les gestes des autres comédiens une certaine retenue.

Tel le visage ruisselant d'encre de l'adolescent «dévisagé» par l'assaut d'un médecin troublant et troublé, *Rouge Gueule* cherche à agresser et à déranger le spectateur en le sortant de sa zone de confort par un grand coup de poing théâtral qui, bien qu'il ne terrasse pas totalement, vaut la peine d'être asséné. La prochaine offensive d'Étienne Lepage sera sans doute impatiemment attendue. ☹

Rouge Gueule

Où: Espace Go

Quand: jusqu'au 14 novembre

Combien: moins de 30 ans, \$24



Marcel Cloutier

Notre site internet est entièrement rénové.
Archives du roman-feuilleton, nouveau
design, commentaires: jetez-y un œil!

www.delitfrancais.com

Vive le cinéma francophone!

Du 5 au 15 novembre, Cinémania propose au cinéphile une programmation francophone variée et attrayante.

Audrey Gauthier

Le Délit

À Montréal, il pleut des festivals de cinéma. Toutefois, peu d'entre eux peuvent se targuer de présenter seulement des films en langue française. Cinémania a remédié à la situation en adoptant une formule qui propose uniquement les meilleurs films francophones de la dernière année. La sélection ne comporte donc

À l'instar d'un grand nombre d'événements francophones auxquels participe la France, Cinémania compte dans sa programmation une majorité d'œuvres d'origine française. Pourtant, cet état des choses n'est pas le résultat d'une préférence, mais témoigne plutôt du fait –incontestable– que la France possède plus de ressources que le Québec. «C'est un pays qui produit un grand nombre de longs métrages, 240 environ par année. C'est beaucoup plus qu'on n'en aura jamais au Québec, où il n'y en



Le réalisateur Costa-Gavras lors du tournage d'*Éden à l'ouest*

Gracieuseté de Pathé films

que les films ayant obtenu du succès, que ce soit au box-office ou dans les grands festivals du monde, comme celui de Cannes. Une trentaine de longs métrages de fiction de tous genres, autant des comédies que des drames, seront ainsi présentés du 5 au 15 novembre au Cinéma Impérial (1430, de Bleury).

Cette année, Cinémania accueillera le réalisateur Costa-Gavras. En plus de présenter son dernier film, *Éden à l'ouest*, le festival mettra aussi à l'horaire son film *Z*, l'une de ses premières œuvres. Le réalisateur offrira une leçon de cinéma ouverte à tous dans laquelle il partagera son expérience et ses méthodes de travail, et parlera de ses influences. Son exposé sera suivi d'une période de questions. Tout comme l'ensemble de la programmation de Cinémania, cette présentation se veut accessible à tous.

à qu'une vingtaine par année», explique Mme Geneviève Royer, directrice générale du festival.

En somme, Cinémania est un événement qui permet enfin de concilier votre amour du 7^e art et celui de la langue française. À ne pas manquer! ☺

Retrouvez la chroniqueuse Audrey Gauthier à l'émission Café le vendredi à 18h, sur les ondes de CKUT 90,3 FM.

Festival Cinémania

Où: Cinéma Impérial
1430 rue de Bleury

Quand: Du 5 au 15 octobre
www.cinemaniainfilmfestival.com

Back in the U.S.S.R.

À la défense du peuple
Bicky Jones



EN TANT QU'INTELLO-anarcho-matérialiste, j'entretiens une relation particulière avec les livres. Que je les achète neufs ou usagés, j'aime, lorsque je les lis (ou relis!) repérer les marques que j'ai laissées ou que les lecteurs qui m'ont précédée ont laissées sur les pages. Chaque tache de café, chaque empreinte digitale graisseuse, chaque signet, photo ou crotte de nez abandonnée entre les pages d'un livre raconte la relation qu'un lecteur a entretenue, à un certain moment, avec une œuvre. En effet, il y a de ces œuvres qui se dégustent avec un bon cornet de frites; d'autres dont on ne touche les pages que très méticuleusement; certaines qui sont indissociablement liées à une personne, un lieu ou un événement en particulier. Mon «plaisir coupable», hormis celui de lire au lit en mangeant des bonbons, est de collectionner les livres dédicacés –«À Claude... ce livre m'a beaucoup fait penser à toi, j'espère que tu l'aimeras. A.L.»– ou ornés d'un commentaire particulièrement touchant du lecteur sur la page de garde –«Être un bon père»– qui se sont retrouvés sur les tablettes d'une bouquinerie. Imaginer, à partir de ces inscriptions, le chemin parcouru par un livre et par ses divers lecteurs est une expérience unique.

Un livre est, pour moi, un objet quasi sacré, au sens où il occupe une place prédo-

minante non seulement dans ma vie, mais aussi dans la Culture avec un grand «c». Il ne sera donc pas étonnant pour vous, chers lecteurs, d'apprendre que j'ai certaines exigences quant aux librairies. Je les préfère petites, aux planchers de bois qui craquent sous le pied, et recelant une vague odeur de patchouli. Les employés y sont serviables, disponibles, cultivés, ils connaissent la marchandise qui y est vendue et peuvent conseiller ou renseigner les clients.

Vous pouvez donc comprendre que j'ai vécu une expérience cauchemardesque lorsque j'ai dû effectuer un achat dans l'une des grandes chaînes de librairies cet automne. Mes yeux s'adaptant mal à l'éclairage néon, il m'a été presque impossible de localiser un libraire dans la superficie surpeuplée du magasin, et presque tout aussi impossible d'en obtenir un service décent. En effet, difficile de se fier aux conseils de quelqu'un qui a été engagé pour ses habilités à tenir une caisse enregistreuse plutôt que pour ses connaissances littéraires. Encore plus difficile, donc, de trouver le bouquin que je cherchais, perdu dans une masse d'étagères de livres les plus divers, allant du dernier de Janette Bertrand au *Guide de l'auto 2009*, en passant par les derniers *bestsellers* de l'heure écrits par des maîtres incontestés tels que Dan Brown et Rafaëlle Germain.

Ceux qui partagent mon obsession pour les livres –ou tout simplement mon fort penchant anticapitaliste– comprendront que je ne peux encourager financièrement de telles entreprises qui ne conçoivent le livre qu'en termes de chiffre d'affaire. Je sais pertinemment que ces chaînes n'ont pas besoin de mon 19,95\$ pour survivre; il y aura toujours un Joe Blo pour acheter du Marie Laberge à sa madame chez Renaud-Bray. Mais –et ceux qui ne partagent pas mon avis peuvent bien m'enjoindre à aller faire la queue pour un gallon de lait en Union Soviétique– j'espère qu'il y en aura bien un ou deux dont la conscience sera tiraillée à la lecture de ce billet et qui suivront mon exemple, même en sachant qu'en bout de ligne, le chiffre d'affaire de ces messieurs Renaud et autres n'en souffrira guère. ☺

Nos librairies chéries

L'équipe Arts & Culture

Le Délit

Touchés jusqu'au fond du cœur par le billet incendiaire de Bicky, vous cherchez maintenant à vous sustenter dans des librairies dignes de ce nom?

Voici une liste non-exhaustive de nos chouchous:

Olivieri

5219 Chemin De la Côte-des-Neiges

Si vous trouvez en vous le courage de traverser la montagne, visitez Olivieri. En plus d'un inventaire complet et d'une escouade d'employés serviables, vous y trouverez un bistro des plus charmants. Les amateurs de mondanités y assisteront pourront assister à de nombreux lancements.

Le Port de tête

262 Avenue Du Mont-Royal Est

La nouvelle librairie du Plateau: minuscule, intime, on y retrouve d'excellentes éditions usagées, des livres neufs, quelques B.D. et surtout, un service remarquable et tout en délicatesse. De nombreux lancements y ont lieu, et il vaut la peine de rester l'affût.

L'échange

713 Avenue Du Mont-Royal Est

Mecque des adeptes de livres usagés, l'immense librairie accueille les acheteurs

et les vendeurs dans ses locaux nouvellement rénovés.

Bonheur d'occasion

4487 Rue De la Roche

Pour les amateurs de livres usagés, et aussi d'éditions rares, la charmante boutique est un détour obligé!

The Word

469 Rue Milton

Tout près de l'université, on y trouve de tout, surtout en anglais mais aussi en français. Ne vous laissez pas effrayer par l'air peu invitant des libraires; une pléthore de trésors à un dollar et de surprenants ouvrages vous y attendent.

S.W. Welch

225 Rue St-Viateur Ouest

Si vous cherchez à parfaire votre culture littéraire dans la langue de Shakespeare, vous trouverez certainement de quoi lire dans cette charmante librairie pleine à craquer.

Drawn & Quaterly

211 Rue Bernard Ouest

Dédiée aux bandes dessinées et aux romans graphiques, la librairie propose une sélection surtout anglophone. C'est aussi l'hôte de nombreux lancements et activités liées, de près ou de loin, à l'univers du 9^e art. ☺

Joies et misères de l'adolescence

Dans *Les beaux gosses*, Riad Sattouf présente avec doigté la vie de deux jeunes français dans la jungle sociale du collège.

Rosalie Dion-Picard

Le Délit

Hervé (Vincent Lacoste), lycéen boutonneux et pas spécialement épanoui, partage le rôle de bouc émissaire de l'école avec son meilleur ami Camel (Anthony Sonigo). Entre la masturbation, le rap américain et les devoirs terminés le matin dans le bus, le monde d'Hervé bascule lorsqu'Aurore, une jolie fille populaire, s'intéresse à lui. Synopsis éculé? Pas du tout. Le réalisateur Riad Sattouf, connu outre-Atlantique comme le créateur de la série bande dessinée *Pascal Brutal*, réussit à donner une réelle épaisseur aux personnages des *Beaux gosses*, sans jamais tomber ni dans la lourdeur ni dans le rire gras. Les péripéties se succèdent, les personnages secondaires se révèlent succulents. C'est le cas de la mère d'Hervé (Noémie Lvovsky), une dépressive rondelette et haute en cou-

leurs dont la franchise n'a d'égal que la constance avec laquelle elle taquine son fils à propos de la masturbation. Les enseignants du lycée sont également succulents, que ce soit le prof de français, romantique aux longs cheveux noirs ou le prof de science neurasthénique, les stéréotypes prennent toute leur réalité et ne franchissent pas la frontière ténue qui les sépare du cliché de pacotille. Du côté des personnages principaux, on est très loin des adolescents de films américains et, plus étonnant, assez près de la réalité des jeunes de 14 ans et de ses angoisses, avec les grands mystères du sexe opposé et les hormones.

Le film réussit à surprendre et à faire rire, et s'avère un petit bijou de divertissement. Vincent Lacoste et Anthony Sonigo jouent juste, en forçant parfois le ton mais jamais de façon impardonnable. Les mimiques et la gestuelle des acteurs sont un ressort comique tout aussi important que les dialogues, que l'argot rend encore plus

crus. On remarque avec délices la crédibilité de la distribution, les acteurs ni trop beaux ni trop vieux, qui rendent enfin un semblant de réalisme à l'adolescence au cinéma.

Première incursion de Riad Sattouf dans le septième art, *Les beaux gosses* transpose au cinéma l'univers du *Manuel du puceau* et autres créations bédéistiques autour des mêmes thèmes. Les situations cocasses, les malentendus et les réparties inattendues ne manquent pas de surprendre et de provoquer la franche hilarité des spectateurs. Si Sattouf en est à ses premières armes au cinéma, ses expériences passées ont certainement développé chez lui un sens du ton et du dialogue exceptionnel.

On n'oserait espérer un accueil aussi enthousiaste ici que chez nos cousins, l'accent et l'univers de Sattouf nous étant moins familiers, mais on souhaite à tout le moins que le film provoque la curiosité des cinéphiles... et leurs rires. ☺



Hervé en pleine préparation

Gracieuseté de Pathé Films

CHRONIQUE

Soyons geek...

La pause culturelle
Julie Côté



LA SENTEZ-VOUS, CHERS lecteurs, cette moutarde qui vous monte au nez ? Hé oui, c'est la fin de session qui commence! Cette année, la fin de session prend un sens tout à fait particulier parce que, tenez-vous bien, c'est la dernière de mon baccalauréat! Vous me détestez? Je vous en donne le droit!

Dites-vous néanmoins que la fin du bac représente une phase de la vie très importante mais surtout chiant; alors que la désillusion face aux études et face à ce qui vient après se fait sentir dans tout ce qu'on entreprend, il faut malgré tout persévérer et fournir les mêmes efforts que si on était motivé. Pas simple. Malgré mon cynisme et l'envie de me faire exploser le cerveau, il arrive encore que je prenne du plaisir à faire certaines choses. Je dis bien «certaines».

Tout de même, dans la foulée des travaux de session, tous plus repoussants les uns que les autres, j'ai fait une découverte heureuse: celle de Luigi Pirandello. Le but ici, vous le devinez, n'est pas vous présenter quelque chose de tout nouveau tout beau; Pirandello est mort en 1936, ça fait un bail. Il compte néanmoins parmi les écrivains italiens les plus connus, comme quoi gagner un Prix Nobel en littérature, ça aide un peu à se faire connaître.

À travers son œuvre volumineuse, Pirandello présente des idées qui, malgré toute l'histoire qui est survenue depuis, demeurent étrangement d'actualité. Sa pièce la plus célèbre, *Six personnages en quête d'auteur*, chamboule toutes les conventions établies dans le théâtre d'avant Pirandello. Questionnant l'impossibilité d'obtenir une vérité absolue vu la multiplicité des perceptions, la pièce pousse le lecteur –ou celui qui a la chance de la voir sur scène– à tout réévaluer, à tout reconsidérer. Sans vouloir tout vous dire sur la pièce, je vous recommande néanmoins d'ajouter ce titre à votre liste de lectures pour le temps des Fêtes... qui, je vous le jure, finira par arriver. Bien souvent, la fin de bac –oui, je sais, ce n'est qu'un bac– amène avec elle l'impression que tout a été dit, écrit et fait avant nous. Grâce à la découverte de Pirandello, j'ai pu me sortir de cette vague de cynisme renflouée par la fin de la session et l'arrivée de novembre. Essayez, vous verrez!

Je devrais également vous dire que les traductions des œuvres de Pirandello en français chez Gallimard sont d'une qualité exécrable, mais d'ici à ce que vous appreniez l'italien pour mieux lire mon nouvel auteur préféré, la médiocrité vous suffira, je suppose. ☺

Vous avez envie de bitcher Julie, gâtez-vous! Écrivez-lui à artsculture@delitfrancais.com

Requiem pour un gars n.o.r.m.a.l.

Être punk à Québec: le triangle des Bermudes.

Ralph Elawani

Le Délit

Après un premier roman qui donnait à penser que l'auteur avait créé un pastiche plus ou moins adroitement contrôlé du quotidien d'un «acro du vinyle», la deuxième publication d'Alain Cliche aux Éditions Trois-Pistoles présente cette fois une version non romancée de la vie d'un jeune homme évoluant dans le milieu punk du début des années quatre-vingt. Alors que les premiers chapitres de *Normal!* laissent croire à une vision nihiliste et déjà vue du quotidien d'un adolescent qui mûrit en marge de la culture d'une ville jadis beaucoup plus grouillante au niveau «underground» qu'elle ne l'est de nos jours, les chapitres suivants permettent au lecteur de plonger dans les hantises que ruminent les personnages.

Oscillant entre les bas-fonds de Québec et de Montréal et les fins fonds des champs de tabac de l'Ontario, où tout semble tourner au vinaigre, l'action décrite par Cliche garde une certaine aura tout en refusant de tomber dans une nostalgie qui détruirait le propos extrêmement subjectif du livre. Ce n'est pas sans rappeler la qualité descriptive froide de Brett Easton Ellis, particulièrement dans *Less Than Zero* (autre récit mêlant l'univers punk à la déchéance adolescente), que Cliche dépeint des frasques

noires et des situations tout aussi embarrassantes qu'immondes. Rien n'est épargné par souci de paraître politiquement correct. L'esthétique «*what you see is what you get*» reste donc intacte, et si l'auteur parle des *trips* de PCP d'un copain ou des déboires sexuelles d'une amie de l'époque, il s'attend lui-même dans un coin avec une brique et un fanal en traitant des morpions qu'il a choppés un soir.

Normal! porte aussi l'empreinte d'un véritable *nerd* du punk rock, à l'inverse de tant de livres effleurant à peine autre chose que les Clash et les Ramones. Alain Cliche titille les sens des mélomanes en mentionnant des groupes tels The Residents, Public Image Limited (qui sert carrément de trame sonore au livre), Peter Tosh, Kraftwerk, Ultravox et compagnie.

Quoique le lecteur fana de culture «marginale» ne ressorte pas trop transformé, si ce n'est que par un arrière-goût de désolation et une envie de ne pas avoir à tendre miroir similaire à ceux d'une génération à venir, le néophyte trouvera dans *Normal!* une porte d'entrée vers une aventure estampillée du sceau «*slumming*», aux allures de *freak show*. ☹

Normal!, d'Alain Cliche
Éditions Trois-Pistoles
24,95\$

T'as-tu du «goss»?

Le Bâton
Ralph Elawani



CETTE SEMAINE, LE BÂTON VOUS transporte dans le monde féérique du coin Papineau et Ontario, royaume des sacs de McDo contenant des seringues usagées et des bacs de recyclage servant de réceptacles à préservatifs tout aussi usagés et couverts de matières fécales (et si seulement j'écrivais ces quelques lignes dans l'ignorance totale de ces deux faits!).

On dit souvent que les critiques musicaux sont des musiciens manqués qui n'ont jamais reçu l'attention désirée et blabla, le tout s'enchaînant dans un débat qui tourbillonne sans fin vers les abysses insondables de l'alcoolisme et de la paranoïa postfreudienne d'une génération ayant pour ultime espoir l'artificiel Saint-Graal de son autodestruction. Et quoi encore? Le Bâton (*i.e.* je) vous prouve le contraire en 400 mots.

Vous avez un marqueur noir dans votre sac à dos rempli de livres de traduction et de sandwiches creton-ketchup? Parfait, barbouillez tous ces mensonges colportés à tort et à travers sur votre génération. C'est fait? Maintenant, suivez l'adage de Timothy Leary, «*turn on, tune in, drop out*», et rendez-vous à l'Astral 2000, pittoresque bar karaoké situé au 1845 rue Ontario, angle Papineau.

Ouvert quelques soirs par semaine (et quelques soirs de plus au début du mois), l'Astral 2000 peut accueillir légalement près d'une cinquantaine de cirrhosés dans le confort d'un environnement esthétiquement comparable aux autres fresques du quartier. Derrière le bar, une jeune femme qui ne semble pas tout à fait nippée à la mode de l'établissement –il faut dire que vos plus adorables/abordables survêtements Adidas ou System et vos plus attractives chemises Exco sont de mise même un soir de semaine– vous sert avec une résignation déguisée en enthousiasme les meilleurs produits Molson et Labatt. En plus du réconfort en bouteille, la douce Cindy-Lee (nom fictif) peut même vous dégouter une carte de membre si votre clin d'œil est assez affriolant.

Après les quelques gorgées de courage qui suivirent le «Tiens, mon cœur» de la bartendresse, je retournai à notre table pour réaliser que mon ami Bingo l'Hindou se disputait avec une Ginette qui beuglait quelque chose du genre: «Lé jeunes pffffff. Moé à votre âge, j'étais dans les couches.» À cet instant, je me suis rappelé les récentes publicités sur Hochelag', le «nouveau Plateau»...

Une anecdote n'attendant pas l'autre à l'Astral 2000, ce ne fut que deux gorgées plus tard qu'une amie me fit remarquer l'odeur pour le moins... entreprenante, qui entreprenait justement d'embaumer le bar de son essence de fond de latrine. *Who-what-when-how?* Eh oui, le patron du bar (dont le patronyme est *boss*) s'afférait à sortir un Jean-Guy de la salle de bain des femmes car une aguichante Cécile (peut-être sa sœur) lui avait donné de faux espoirs. Dommage... pour l'instant, car ce dernier finira par sortir sa magie noire (et fort heureusement pour nous, pas sa *kèche*) et usera de son *mojo* plus tard dans la soirée sur l'assommée Cécile qui en passant, est venue danser collé-collé avec moi durant ma version de *Tendre Fesse* d'Éric Lap, jeune renégat qui n'aurait pas juré dans le décor ce soir-là.

Il est certain qu'à ce rythme, nous aurions pu reconstruire le Québec moderne –pour enfin redresser nos drapeaux en berne–, mais l'attrait du vice (caché) se voulant trop herculéen, nous sombrâmes dans l'hydromel local et perdîmes la *map* sous l'effet du Sour Puss, devenu ...ouin, quelque chose comme la traduction littérale du mot avec un accent paroissial.

À bon rat, bon chat; la soirée se termina par une prestation de Marie-Perle, diva locale, maîtresse de cérémonie, chanteuse et *bouncer* à ses heures, qui interpréta un succès (local) et ce, sans même avoir à regarder le Powerpoint déguisé en logiciel de karaoké. ☹

Questions, commentaires, comment passer au bat?

Ecrivez donc à Ralph:
artsculture@delitfrancais.com

Les amoureux de Marie-Perle peuvent aussi commenter cette chronique en ligne:
www.delitfrancais.com



Emmanuelle Jacques

L'âge triste

La tête en friche
Rosalie Dion-Picard



LES SOUVENIRS DU SECONDAIRE viennent souvent avec un goût amer en bouche. C'est facile de rire dans sa barbe en regardant des adolescents. Surtout les garçons, avec leurs grands bras de singes poussés trop vite. Les filles ne sont pas toujours mieux, malhabiles dans la gestion de leur (in)décence, babillardes ou muettes comme des tombes. Quoi de plus drôle –et de plus facile– que de se moquer –un peu– gentiment des ados de notre entourage? Personne ne s'en prive, et lorsqu'on est soi-même désigné par le disgracieux adjectif, difficile de ne pas sentir le mépris amusé que recèle le terme. Mais, de toute façon, à 15 ans, on s'en fout de ce que pensent les vieux, parce que, franchement, quels êtres misérables! Comme ils sont endormis, mous, fades! Incapables de rien changer, leur consommation d'eau, leur nombre d'heures de sommeil, l'image même de l'inertie! Leurs petites vies tristes, entre la vie de couple qui n'est pas l'amour, le travail qui n'est pas la passion, les choix qui sont toujours des calculs... La vie beige des vieux, monotone, répétitive, dont les plus grands événements sont la

naissance de la petite fille de la troisième voisine de gauche.

Accoler l'adjectif «adolescent» à une production artistique, à un discours ou à une paire de bottes dénote instantanément une nette impression de supériorité. Ils se prennent tant au sérieux, ces pauvres choux, à penser qu'ils découvrent les grandes vérités de la vie à tous les coins de rue. Chaque pincement au cœur est une déchirure, chaque étourdissement une ivresse, chaque soupir une bourrasque.

Le souvenir de tous les premiers et premières, l'amour, le travail, les gros french, les broches à la bière la moins chère, les gourdes Gatorade remplies avec un échantillon de chacune des sept bouteilles de fort des parents. Beaucoup de froides soirées passées dehors pour cacher qu'on fume, ou à attendre devant le dépanneur pendant des heures avant qu'un bon samaritain accepte d'acheter le format le plus économique de bière. Les garçons qui essayent de saouler les filles au Peach Schnapps. Les parents qui veulent rencontrer nos amis, mais qui les confondent tous.

C'est sans grande nostalgie que remontent parfois à la surface les souvenirs de l'adolescence, les douleurs et les hontes de l'âge ingrat auxquelles succèdent –inmanquablement– les succès et les joies sans ombre de la vingtaine. Une femme d'expérience, professeure de surcroît, m'a un jour résumé ainsi le grand cycle de la vie: «La vingtaine, c'est terrible, les professeurs nous demandent des choses impossibles, la trentaine c'est épuisant, il faut tout mettre en place, la quarantaine c'est un peu mieux, mais la cinquantaine, ah! la cinquantaine, on a enfin le temps!»

Bonne chance, donc, à tous ceux qui se trouvent quelque part entre l'adolescence et la cinquantaine: ça ne fait que s'améliorer, en plus il paraît qu'il y a quelques années de répit entre les boutons et rides. ☉

Le Délit recherche deux étudiants pour son équipe de rédaction

Un(e) infographiste

Compétences requises:
Qualités artistiques

Des connaissances de
InDesign sont un plus

Un(e) webmestre

Compétences requises:
HTML, PHP

Pour postuler, manifestez-vous à
rec@delifrancais.com
avant le 10 novembre

LES POSTES SONT RÉMUNÉRÉS

Student Journalism Week

la semaine du journalisme étudiant

9-13 Nov.

Table ronde francophone:

PERCER DANS LE MONDE DU JOURNALISME

Jeudi 12 novembre 16h,

Moot Court, Chancellor Day Hall. 3644 rue Peel

PATRICK LAGACÉ, chroniqueur à La Presse, blogueur sur Cyberpresse.ca, et animateur de l'émission Les francs-tireurs à Télé-Québec

CÉCILE GLADEL, vice-présidente de l'Association des journalistes indépendants du Québec, journaliste (journaux et revues), chroniqueuse et éditrice pour la radio (98,5 et Radio-Canada), et recherchiste pour la télévision

CHRISTOPHE BERGERON, rédacteur en chef, Le Voir (à confirmer)

Du 9 au 13 novembre, d'autres tables rondes et des ateliers seront organisés par CKUT, TV McGill et le McGill Daily.

Le programme complet sera disponible le 5 novembre dans le McGill Daily et sur le site mcgilldaily.com/journalismweek

le délit

McGill
DAILY

McGill DAILY le délit

DPS SPD
DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

Flagrant délit de

tendresse

Laurence Côté-Fournier
Le Délit

ÉPISEDE 8

Résumé de l'épisode précédent:

Au cours d'un party d'Halloween ou Lui (en Outila Pronovost) et Elle (en lionne incandescente) se retrouvent réunis par un heureux hasard, les braves du désir s'enflamment subitement et le mariage charnel entre les deux amants est consommé.

De son costume de lionne en lambeaux la rousse s'est maladroitement fabriqué un pagne, et a passé les jours suivant le party d'Halloween alanguie sur le canapé à s'imaginer jouant à «Toi Tarzan, moi Jane» avec son bel étudiant. Tout en écoutant en boucle les Doors, elle songe au retour en classe qui, après l'explosion des sens qu'elle a vécue avec l'Homme quelques jours plus tôt, ne pourra que ressembler à un pétard mouillé, le feu d'artifice de leur passion condamné à être caché par peur de représailles.

Depuis la fête, pas même un courriel n'a été échangé entre les amants. L'aurait-il oubliée? En se préparant pour se rendre à l'université, elle ne peut s'empêcher de chercher quelque chose à mettre qui lui rappellera leur amour, un code secret pour amoureux clandestins, comme il était de mise d'en deviser au Moyen Âge. Faute de mieux, elle agrafe à sa blouse un macaron de *The Lion King*. Son coureur des bois comprendra.

En classe, elle tente nerveusement de relier ses notes tandis que ses étudiants prennent place un à un. Soudain, une énorme poignée de citrouilles en chocolat et de tirs Sainte-Catherine s'interpose entre elle et Kant. Elle lève les yeux. Outila Pronovost, dans ses plus beaux habits de ville, se tient devant elle. «Ma récolte d'Halloween a été bonne cette année», explique-t-il d'un air par trop ambigu, avant de s'asseoir bien à l'avant, les yeux rivés sur sa blouse. Le cœur de la rousse bat à tout rompre, et elle pourrait presque entendre le petit Simba rugir de bonheur sur son macaron.

La leçon commence. Arthur Schopenhauer est au programme. La *T.A* disserte avec le plus grand sérieux du concept de Perfection de la Forme chez le philosophe. Regard équivoque du bellâtre, qui contemple un peu trop attentivement ses formes à

elle. Elle frissonne. Toutefois, les propos de la jeune femme sont rapidement interrompus par une étudiante aux cheveux courts et au visage viril. «Miss, while I was doing my research on Wikipedia, I found this website on Schopenhauer. He said really awful things about women. It's outrageous. I don't think we should study such a misogynist.»

Voyant trop bien quel problème cette étudiante –probablement égarée hors de ses Queer Studies natales– pourrait poser à son cours, la rousse tente de contourner l'obstacle et de ramener la question à sa dimension esthétique. «Well, true, from an aesthetic point of view he was rather harsh with women. He did say that men must be driven mad by their sexual desires to find women, with their short legs and broad hips, attractive.» Son Roy Dupuis à elle lève la main. C'est la première fois qu'il prend la parole en classe. «Eh, I am only an engineer, you know, but I don't agree with that Schopin guy. Many women have long legs...» La *T.A* décroise les jambes. Il poursuit: «And sometimes, eh, I don't just want to sleep with them, and I still find them beautiful.»

Il la dévisage. La rousse se sent rougir et détourne les yeux. Une des citrouilles en chocolat lui fait un clin d'œil coquin. Elle doit reprendre le contrôle. «Maybe we can try to see what he meant. Does pure beauty exist? Or are we blinded by our animal impulses? Pause. Haven't we all been carried away by them at one point?»

Il sourit, et inspire comme jamais, lève la main à nouveau. «I would never be carried away by my sexual desires if there wasn't exceptional beauty. Pause. Very exceptional beauty.» L'étudiante des Queer Studies s'interpose à nouveau. «Women are not sexual objects!», vocifère-t-elle. Qu'importe celle-là, pense la *T.A*. Elle sait que le trappeur a pris au piège son cœur pour de bon.

Le cours se termine trop rapidement. Après l'intensité de leurs échanges, elle n'ose regarder son amant tandis qu'il ramasse ses affaires. Il s'approche pourtant d'elle. Sans mot dire, il pointe du doigt les bonbons, puis part. Elle les observe sans comprendre. Une des tirs lui saute soudainement aux yeux: son numéro de téléphone est inscrit sur l'emballage. Quel ingénieur stratagème! Quel romantisme écheveté!

Une voix derrière elle la fait tout à coup sauter, une voix qu'elle connaît trop bien. «What an interesting topic for a seminar, Miz... Sexual desire, hey?» Elle tremble. Son dégoûtant professeur ne la laissera donc jamais tranquille... ☹

